

SOMMAIRE

Editorial	1 - <i>Revision, Revision...</i>
Gw. Le Scouézec	7 - <i>Métamorphoses</i>
X. Grall	18 - <i>Barde imaginé (III)</i>
TRIBUNE LIBRE	
J. Kanaber	24 - <i>Bretagne et Socialisme</i>
R. Tugdual	33 - <i>La querelle de l'orthographe</i>
Lucien Raoul	36 - <i>Ar Gonikled hag al Lern</i>
	41 - <i>Les activités de l'Emgleo Breiz</i>
POEMES	
Gw. Berthou-Kerwerziou	46 - <i>Huñvre Meir</i>
Glenmor	47 - <i>Récit bardique</i>
An Touseg	48 - <i>Itron Varia an Napalm</i>
An Touseg	49 - <i>Tud</i>
Even Gwalereg	50 - <i>Toussaint</i>
X. Grall	51 - <i>Colère</i>
DOCUMENTS	
	53 - <i>La destruction politique de la Bretagne (1789)</i>
	60 - <i>Kimiad an Aotrou Perrot</i>
	64 - <i>Venjans Yann Wichaoua</i>
CHRONIQUES	
	68 - <i>Revue de Presse " Régionaliste "</i>
	80 - <i>Courrier des Lecteurs</i>
	97 - <i>Journal de bord</i>

EDITORIAL

REVISION, REVISION...

Je remarque avec une satisfaction certaine qu'on parle beaucoup de fusion et de concentration dans les coulisses et que les examens de conscience publics se multiplient au sein du mouvement breton. Il sent plus que jamais le besoin d'une formule magique d'union dans l'action ou d'action dans l'union au bord du fossé qui le sépare d'un potentiel inutilisé de sympathisants qui réclament une nouvelle définition de ses buts proches et lointains et une activité évidente et permanente de sa part avant de prendre le risque de franchir le fossé d'habitudes qui les en sépare.

Ce qui me paraît inchangé depuis quarante ans dans ces examens de conscience, c'est que le grand, le seul coupable reste non pas comme on pourrait croire à première vue le mouvement mais le peuple breton qui n'y croit pas, ou n'y croit qu'à moitié, parce qu'il est, entre autres choses, bête, et pied-plat, et paillassonneur.

Posons donc ici au départ un préalable qui nous épargnera quelques malentendus. L'équipe d'Ar Vro, et la majorité de ses lecteurs si nous en jugeons par les lettres qui nous parviennent, se sentent de ce peuple, et bretons des pieds à la tête comme lui, avec les mêmes défauts que lui sans être sûrs d'avoir toutes les qualités qu'on lui reconnaît. Tout en avouant qu'ils ne savent pas au juste, et pas beaucoup plus que ce peuple dans son ensemble, ce que cela signifie en 1967 d'être bretons, comme des orphelins élevés par des étrangers ne connaissent ni leur langue maternelle ni leur maison natale mais se savent irrémédiablement orphelins.

Nous nous sentons frustrés, volés, vendus, obligés de vivre en Bretagne ou en dehors dans un milieu hostile au dévelop-

pement de nos capacités naturelles, tordus, ratés malgré nous dans nos semi-réussites et dans nos semi-échecs. Nous nous considérons non pas comme les sauveurs, les guides, les kapos de ce peuple mais comme un échantillon pris au hasard dans sa masse. Nous estimons que c'est par pure chance, ou peut-être parce que la vie nous a faits encore plus ratés que la moyenne des Bretons, que nous sommes plus sensibilisés qu'eux à l'absence de notre patrie visible, dont nous avons besoin comme eux et comme le blé a besoin de terre, le poisson d'eau, et l'oiseau d'air. Absence de notre patrie visible — car pour ce qui est de la patrie invisible, elle bat des ailes à grands cris au fond de nous, comme au fond de tout ce peuple abattu qui est le nôtre, et dont on ne voit pas pourquoi il écouterait ceux de son sang qui l'appellent « lui » ou « ceux-là » en le montrant du doigt, et en lui promettant un lointain salut abstrait, appelé celtisme ou liberté ethnique comme il s'est appelé d'autres noms. Salut lointain, qu'il n'est pas en leur pouvoir de lui donner, puisque, comme dit Mordrel dans sa « Revision du Nationalisme breton » (1), la Bretagne est une « nation devenue province à la traîne où plus rien ne se décide ni ne se décidera ». Mais si cela est vrai, que faisons-nous ensemble ?

**

Et supposons que nous soyons ces trainards de province, l'échantillon que nous représentons sait qu'ils en ont assez. Assez, un point c'est tout : ce qui est le premier mot de toute révolte. En veut-on un exemple caractéristique, en voici un, signé de Kermenguy (2), vice-président du Syndicat indépendant des paysans qui regroupe tous les agriculteurs mécontents du Finistère : opposants au remembrement, à l'organisation du marché des artichauts, à l'organisation du marché du plant de pommes de terre, etc...

« Vous appelez ça le progrès ? Je pense qu'il y a désaccord sur le sens du mot. S'en aller de chez soi ce n'est pas le progrès : c'est la déchéance. Il y aurait progrès si tous les hommes pouvaient vivre mieux là où ils vivaient mal avant. »

(1) *La Bretagne Réelle*, Merdrignac 22.

(2) « *Le Monde* » 8 juin 1967, *Le Nord-Finistère et l'agriculture de groupe* par F. H. de Virieu.

« Je ne suis pas contre l'organisation de l'agriculture, mais je ne suis pas pour qu'elle soit écrasée par la botte de l'Etat comme l'est le syndicalisme paysan. Les agriculteurs d'aujourd'hui en ont marre de leurs organisations et c'est pourquoi j'ai créé mon groupement. Tout le monde ici est inquiet de la tutelle de l'Etat, de la franc-maçonnerie et des grands youpins. Seulement les gens n'osent pas dire ce qu'ils pensent. Même les contrôleurs de toutes leurs organisations étatiques sont contre. Seulement ils ont peur de perdre leur emploi. Nous avons déjà rassemblé deux mille adhérents dans le Nord-Finistère... »

Ils en ont « marre », et ils sont comme M. de Kermenguy et aussi comme certains des examinateurs du mouvement breton, un peu en retard, un peu à la traîne justement, un peu victimes de la confusion générale quant au nom réel de l'ennemi, de tous les ennemis.

**

Ce préalable posé, nous pensons que le mouvement breton doit se défaire d'une sorte de paternalisme assez pharisaïque envers le peuple breton, qui a supporté et supporte encore assez de misère matérielle et morale pour s'en passer. Car je ne vois pas en quoi les Bécassines de la bourgeoisie française diffèrent tellement des Bretons du peuple, qu'on voit habiter les prunelles de certains que je ne nommerai pas, car ils se font assez de propagande pour se passer de la mienne. A moins que ce paternalisme ne soit le résultat de trop d'années de service dans le mouvement breton ? Dans ce cas, et peut-être dans tous les cas, on peut prendre sa retraite et continuer à servir en invoquant jour et nuit les vieux saints protecteurs qui sont envers nous d'une indifférence qui ne ressemble guère au tempérament autoritaire qu'on leur connaît. Je suis plus que d'accord pour un renouvellement, un rajeunissement volontaire des cadres du mouvement. Je me demande ce que nous aurions dit à Breiz Atao dans les années 20 ou 30 si on nous avait proposé pour chef le vieux marquis de l'Estourbeillon, celui-là même qui fut l'objet d'une ovation déferlante d'enthousiasme en 1943 à Rennes, parce qu'on l'aimait bien tout de même, à l'émotionnelle, à l'émotionnelle bretonne.

Et à propos de chef...

Est-on sûr d'avoir besoin de chef ? ou de chefs ?

Dans la structure d'ensemble qu'il faudra bien réussir à mettre au point sous peine de stérilité, nous n'avons pas besoin de chefs, mais de cadres capables de remplir telle ou telle fonction de direction et donc formés pour cela, mais à l'essai, et non de chefs amateurs obligés de se transformer en héros pour compenser leurs incompétences administratives ou politiques. Et ces cadres seront de simples responsables qui devront rendre compte de leurs actes devant les corps constitués de la structure d'ensemble — et donc agir, agir, agir, en exécutant le programme décidé en commun. Ce ne seront pas des chefs à la mode d'autrefois. Nous ferons ainsi à la fois l'économie de ces grandes passions qui se terminent par le mot de Cadoudal, dégoûté du comte de Puisaye : « Il a brisé ma confiance », et l'économie de décisions prises sur un coup de dés personnel qui finissent en catastrophe pour les innocents.

**

On ne saurait parler d'entente, même provisoire, tactique, et sur des objectifs limités, sans une structure de liaison quelconque, parce que les organisations qui constituent aujourd'hui le mouvement breton ou représentent la Bretagne sont trop diverses de nature, de buts et de moyens d'action pour que cette entente soit effective et ne se borne pas à des déclarations ou à des pétitions inoffensives. Sans parler de pot de terre et de pot de fer, on ne voit pas pourquoi (comme le disait le dernier numéro de " Ar Soner ") on demanderait à des joueurs de biniou ou de football d'être autre chose que d'excellents joueurs de biniou ou de football : autrement dit, il faut un système de classement et de rangement des compétences avant d'imaginer la moindre tactique commune.

Nous disons bien une structure de liaison, car pourquoi détruire les organisations existantes ou réclamer d'elles des changements de statuts ?

Comme l'a proposé Le Scouëzec dans " Aujourd'hui que faire ? " dans notre numéro 39-40, comme le propose Fouéré dans le dernier numéro de " L'Avenir de la Bretagne ", il suffit de mettre au point, au cours de réunions préparatoires bien conduites, un programme commun des revendications bretonnes qui sont devenues normales en 1967. Normales. Admises. Reconnues. Officielles. (C'est là où l'analyse de la situation par Mordrel manque de réalisme : il oublie cette officialisation impensable pour ne donner au terme peuple que le sens qu'il avait de son temps.) Ou prendre comme revendication unique la création d'une Assemblée bretonne élue au suffrage universel... ou la transformation du fluide C.E.L.I.B., qui est obligé par définition d'épouser les variations de l'actualité gouvernementale sans disposer d'aucun moyen de rétorsion, en cette Assemblée bretonne. Si la république autonome de la région parisienne a ressuscité Hugues Capet, pourquoi pas nous notre Parlement ? C'est à nous tous peut-être de donner du poids à ceux qui sont les seuls représentants actuels de l'entité Bretagne, c'est à nous peut-être qu'il appartient de le transformer d'abord en vrai groupe de pression...

Mais peu importe pour le moment.

**

Ce programme de revendications une fois mis au point et accepté par les organisations bretonnes, nous en serions encore au même point qu'aujourd'hui si nous n'inventons pas la structure de liaison qui les unira d'une façon durable. Structure, nous l'avouons, dont la recette, qui devra mélanger fermeté et élasticité, ne paraît pas se trouver sur nos marchés aux puces. Et cette union du reste n'a et n'aura de sens que si elle nous permet d'exécuter l'œuvre de résurrection qui s'impose.

Cette recette, nous croyons que les rencontres et réunions qui ont eu ou vont avoir lieu entre Bretons d'ici la fin de l'année vont permettre de la découvrir sous la forme schématique qui est seule nécessaire au démarrage de l'opération.

On pourrait peut-être s'inspirer du modèle de certaines organisations internationales qui fédèrent des centaines

d'associations éparpillées dans le monde entier, avec les problèmes de distance, de race, de religion, de développement social et économique que cela comporte. Leurs statuts sont du domaine public et peuvent nous être utiles, ne serait-ce qu'en nous proposant des méthodes qui assurent le respect des divergences minoritaires autant qu'elles permettent à un Bureau permanent d'exécuter les décisions prises à la majorité des représentants des associations réunis à date fixe en Assemblée générale.

Les décisions, voilà le mot clef. Les décisions sur quoi ? Sur un programme d'action, distinct du programme de revendications, mais aussi précis que lui, et adapté à nos moyens. Ce programme d'action doit avoir deux aspects, celui de l'information du peuple breton — et celui de sa libération, pas seulement physique mais intellectuelle et morale.

Tels que nous sommes actuellement, nous ne sommes pauvres que d'argent. Encore n'en suis-je pas si sûre quand j'imagine sans grand risque d'erreur le budget commun qui nous permettrait (si on voulait) de publier le petit hebdomadaire de combat et les tracts et affiches qui rempliraient les boîtes aux lettres et couvriraient les murs de Bretagne avec infiniment plus d'efficacité que nos publications actuelles, dont je salue bien bas, avec la sympathie qui vient du partage des mêmes tracas, les vertueux et courageux responsables.

Mais quoiqu'il en soit, nous ne sommes pas pauvres en hommes ni en femmes qui ont déjà fait leurs preuves. Pour une fois, qu'on leur rende hommage. Qu'on rende hommage à tous ceux qui sont aussi des preuves vivantes de l'existence de la Bretagne, et qui participent à cette nature bretonne, cette nature celtique qui croit que la vie a un sens, et que chacun a le devoir de le découvrir (le devoir, pas le droit) pour lui-même, en dehors de tout contrôle autoritaire, comme notre peuple a le devoir de le retrouver par ses propres moyens au lieu de rouler à un abîme d'absurdité. Car qui pourrait nous dire au nom de quoi nous devons disparaître en tant que Bretons de la surface du globe ?

MEAVENN.

MÉTAMORPHOSES

GWENC'HLAN LE SCOUZEC

Les pierres sont-elles des hommes ?

« Le menhir de Krifol, nous dit Le Rouzic, est situé au nord des alignements du Menec à Carnac, et est un jeune homme transformé en pierre. Minour Krifol était fils unique et était très riche ; malheureusement, il dépensait tout son bien dans des folies. Un jour, pour le punir, Dieu le changea en pierre, et son âme resta à circuler autour de lui... »

La tradition populaire a conservé en bien des endroits de notre pays une croyance analogue. Nombre de mégalithes sont ainsi des êtres vivants dont l'apparence a été changée. Les légendes racontent de même comment des hommes ont pris la forme d'animaux, de leur propre volonté ou par l'action d'une magie. C'est le cas, par exemple, des malheureux prisonniers de la Fée de Glenan, amoureux transformés en poissons, ou de la biche que chassa Marc'h, roi de Poulmarc'h, et qui n'était autre que la princesse Ahès.

Dans les romans de la Table Ronde, il est souvent question de faits du même genre. En se frottant le visage avec une herbe ou une préparation spéciale, un homme peut prendre l'aspect d'un autre. Par un tel subterfuge, Uter Pendragon obtint les faveurs d'Ygerne la fidèle et c'est ainsi que fut conçu le roi Arthur. Tristan, pour parvenir auprès d'Yseult sans être reconnu, procède de la même manière et se donna

le visage d'un fou. Quant à Merlin, il n'a pas besoin de recourir à de tels philtres et il peut à sa guise devenir *cerf branchu* ou *homme sauvage*.

Toute la littérature celtique est pleine d'enchantements de ce genre. Ainsi, lorsque Bran, dans son *imram*, rencontre Manannan mac Lir, celui-ci lui annonce parmi les exploits qu'accomplira Mongan mac Fiachna :

Il prendra la forme de tout animal,
A la fois dans la mer d'azur et sur terre,
Il sera dragon devant l'ennemi à l'attaque ;
Il sera loup de toute grande forêt.

Il sera cerf avec des cornes d'argent,
Dans la terre où l'on conduit les chariots ;
Il sera saumon tacheté dans une mare pleine,
Il sera un phoque ; il sera un beau cygne blanc.

(Traduction Dottin.)

Tel un paysan de Carnac, Shakespeare...

De même que les hommes passent de notre monde à celui des fées, que les morts se manifestent aux vivants et que ceux-ci peuvent rendre visite aux morts parfois, de même les apparences sont souvent trompeuses et cachent autre chose que ce qu'on en voit. La vie est un passage continu d'individualités psychiques sous des masques différents : si la mort correspond à l'un de ces changements de physionomie, elle est loin d'être le seul. Plus les êtres sont évolués et conscients d'eux-mêmes, plus ils manient avec facilité cette magie des métamorphoses.

Cependant, une race d'êtres a pour caractère principal et presque distinctif de n'avoir guère de forme stable, mais d'en changer constamment aux yeux des humains. Ainsi en est-il, dans le *Coglès*, de *Martine l'endévante*, qui trompe les passants en leur apparaissant tantôt sous l'aspect d'un animal, tantôt sous celui d'un autre. Dans l'étonnant *Songe d'une nuit d'été*, où s'est manifesté avec le plus d'évidence l'esprit

éminemment celtique de Shakespeare, le lutin Puck, semblablement, dit *in petto* à la troupe des comédiens :

« Je vais vous suivre ; je vais vous faire tourner en cercle à travers les marécages, les buissons, les ronces et les épines. Tantôt je serai cheval, et tantôt chien, pourceau, ours sans tête, et tantôt une flamme errante ; hennissant, aboyant, grondant, rugissant, brûlant ; cheval, chien, pourceau, ours et feu tour à tour. »

(Traduction Letourneur.)

Nous voilà revenus à Le Rouzic : par la voix de Puck, on croirait entendre parler l'un de ces *spontailh* dont il nous a raconté les innombrables tours sur les terres de Carnac génératrices d'angoisse. Tel ce *Paotr pont Kardenn* « qui apparaît sous forme de chien, de chat, de cheval, de mouton et de taureau » ou ce Minour Grepon « qui se présentait sous forme d'homme, de chien, de mouton, de lièvre et même de rat.

On n'en finirait pas de citer. Nous touchons en effet ici à une croyance si fondamentale des Celtes qu'elle s'est exprimée partout et en tout, et que nous la retrouvons aussi bien dans les pièces de Shakespeare que dans les buissons de la campagne armoricaine. Elle heurte profondément une certaine conception moderne, rationalisée par quinze cents ans de catholicisme romain et étroitement formée par le moule classique. Il me semble qu'un tel esprit demeure absolument insensible à toute image du monde qui ne puisse s'exprimer en syllogismes, se démontrer en mécanismes, à toute expérience sortant d'un cadre rassurant bien défini par des évidences logiques ou prétendues telles.

C'est sans doute la raison pour laquelle la magie en général et celle des Celtes en particulier, et cette foi très spéciale dans les mouvements de l'être sous les visages qui le révèlent et le masquent tout à la fois, sont restés jusqu'à présent peu étudiés et plus encore très mal compris. C'est là passer à côté d'une grande richesse de pensée et d'une vision éminemment poétique de l'univers.

Du forgeron à la danse des atomes.

Qu'est-ce donc que la Métamorphose ? Comment un esprit d'aujourd'hui peut-il la concevoir ? Pour y parvenir, il doit, comme toujours lorsqu'il s'agit de retrouver un sentier perdu, recourir à l'observation des faits et des choses les plus simples et méditer leur enseignement.

Bien que son métier soit récent dans l'histoire humaine — il ne date que de quelques milliers d'années —, le forgeron est certainement l'ouvrier qu'on a le plus volontiers tenu pour magicien. C'est lui en effet qui transforme le métal. Par sa science et son art, il purifie le minerai, puis le modèle. Il fait subir au fer l'action du feu et par là modifie la structure de cette masse compacte et dure au point de la rendre malléable. Du noir, elle va passer au rouge, puis au blanc. Frappée du marteau, elle prendra forme peu à peu sous la main exercée de celui qui la travaille. La trempe renforcera sa résistance, et en définitive, c'est un objet façonné, une épée par exemple, qui sortira de ces multiples transformations.

Un effet semblable, quoique plus aisé à obtenir, résulte du coulage du plomb. Les enfants eux-mêmes autrefois apprenaient de leur père à façonner ainsi des figurines. Il suffit d'un moule, d'une source de chaleur et d'une petite quantité de ce métal qui passe facilement de l'état solide à l'état pâteux.

Ce sont là des phénomènes physiques devenus pour nous élémentaires et qui tiennent à une propriété de la matière, bien connue de nous, celle de se manifester sous des états — c'est-à-dire des structures moléculaires — différents. Que l'eau puisse exister sous forme de glace ou de vapeur nous paraît banal. Que l'air puisse être manipulé liquide nous est devenu familier. Les films de Tazieff nous ont même habitués à ces fleuves de feu, formés de roches en fusion, qui s'échappent des volcans, ces forges divines. Mais, si courant que cela nous paraisse, ce n'en est pas moins, si l'on y réfléchit, une constatation remarquable et digne d'être méditée.

Déjà, à nos ancêtres, la matière pouvait se montrer comme l'objet d'incessantes mutations d'apparence : à bien plus forte raison, cette plasticité devrait-elle nous étonner, nous qui, non contents de modifier l'assemblage moléculaire, avons

trouvé le moyen de dissocier l'édifice de l'atome et de transformer en énergie l'architecture qui le constitue. Ce que la radioactivité effectuée sur de longues périodes au sein des minerais, nous le produisons, à nos dépens, hélas, le plus souvent, en quelques instants. Certains savants ont même évoqué l'éventualité d'une anti-matière, formée d'anti-atomes où des électrons positifs équilibreraient un proton négatif, ce qui est rigoureusement l'inverse de l'atome de matière : la rencontre de ce dernier avec l'une de ces constructions hypothétiques provoquerait un immédiat « retour au néant » de l'un et de l'autre.

De telles remarques ne sont en vérité par les seules à nous faire penser que le monde est tout entier métamorphose. L'être vivant lui aussi est l'objet d'incessantes transformations. Le corps se renouvelle continuellement et se comporte comme une gigantesque usine qui travaillerait sans arrêt à se démolir et à se rebâtir. Cela est si vrai qu'au bout de sept ans environ, toutes les cellules du corps humain ont entièrement renouvelé leur substance ; autrement dit, il n'y subsiste pas un atome qui eût été là sept ans plus tôt. Un homme de soixante-dix ans s'est donc, dix fois dans sa vie, complètement modifié.

Comment les choses se passent-elles ? Nous tirons des aliments que nous mangeons et de l'air que nous respirons les éléments essentiels qui remplacent ceux que nous éliminons : nous ôtons des pierres à un édifice pour en mettre à leur place de nouvelles que nous extrayons de la carrière. Qu'est-ce à dire ? Simplement, que si nous pouvions voir le film de ces phénomènes à une vitesse énormément accélérée, nous apparaîtrions à nos propres yeux comme le tourbillon d'un fleuve : en amont, les éléments du monde vivant accourent pour constituer notre être ; en aval, ceux que nous rejetons retournent à l'univers ; au centre évoluent ceux qui, actuellement, nous constituent nous-mêmes. Une autre image serait celle du sablier, notre corps étant l'étranglement où convergent les apports et d'où divergent les excréta.

Ceci me paraît fondamental : tous les êtres vivants en sont là et la totalité de la matière dite inerte entre dans ce mouvement, est appelée en somme à *traverser la vie*. Dès lors, le monde visible peut être conçu comme la danse éternelle et infinie des atomes. Ils y circulent à travers des formes de passage, ils s'y unissent de mille manières, mais toujours

pour un temps limité. Les différences qui existent entre les atomes eux-mêmes résultent de variations internes, de modifications dans la disposition et la quantité de ces éléments plus simples que sont les électrons et les protons. La nature entière se présente donc à nous en perpétuelle métamorphose, en changements incessants d'apparences, due au mouvement des constituants fondamentaux.

Grain de blé et semence d'esprit.

Une autre vision de cette magie, sur laquelle les Anciens méditèrent amplement, nous est donnée par les phénomènes de la reproduction. La Terre est la première et la plus grande des magiciennes. Le grain de blé qu'on lui donne, germe, monte en épi et donne cent pour un. L'on m'accordera que c'est bien là une métamorphose majeure, qui se renouvelle à chaque instant et partout : une graine de quelques millimètres devient une tige feuillue de plusieurs dizaines de centimètres, un gland tenu au creux de la main produira un chêne capable de vous couvrir de son ombre.

La tradition celtique d'ailleurs n'est pas la seule à avoir placé au premier rang de ses préoccupations cette modification des formes que les lois de la croissance imposent au monde végétal et animal. L'épi de blé, que l'on montrait aux mystes d'Eleusis et sur les avatars duquel on les invitait à méditer, a fait l'objet de plus d'un rite religieux dans l'humanité. Le Christ lui-même a évoqué à plusieurs reprises la reproduction du froment et il a comparé le *royaume des cieux* qu'il prêchait au grain de sénevé « qu'un homme a pris et semé dans son champ. C'est bien la plus petite de toutes les graines, mais quand il a poussé, c'est la plus grande des plantes potagères » (Mat. XIII, 31-32, trad. Bible de Jérusalem).

Le même phénomène a lieu dans le règne animal et notamment chez l'homme. Quelque explication qu'on ait pu trouver au déroulement des faits, on n'a point compris encore par quelle extraordinaire *induction*, un adulte d'1,70 m. et de 70 kg. pouvait se développer à partir d'une unique cellule,

visible seulement au microscope, ni pourquoi dans cette merveille achevée, dont la réussite nécessite vingt-cinq années de patience, les forces de destruction sont déjà en œuvre, entraînant l'être vers la mutation de la mort avant même que la mutation de la vie soit terminée. Ce qui ressort en tout cas de là, c'est que l'existence humaine est une succession ininterrompue de métamorphoses : nous en revenons au renouvellement de l'être, déjà apparent dans la vie des cellules.

Il est d'autres domaines où l'on reconnaît à l'œuvre cette force universelle de transformation. L'un des plus intéressants pour notre propos est celui de l'art. L'œuvre modifie les données naturelles pour leur faire exprimer un état d'âme ou un concept, pour les faire répondre à un besoin. Le marbre devient visage d'Anne de Bretagne sur son tombeau à Saint-Denis ; la carrière de grès rose des Vosges se mue en cathédrale de Strasbourg ; les couleurs, préparées à partir d'ingrédients venus des mines lointaines, sont assemblées pour composer les vitraux de Chartres, les émaux de la Sainte-Chapelle ou pour prendre place sur les toiles de Léonard. Ces mêmes œuvres d'art réagissent sur l'homme, sur leur créateur d'abord qui n'est plus après leur naissance ce qu'il était auparavant, puis sur tous ceux qui les contemplent et les contempleront. Les sculpteurs qui ont imprimé leur vision du monde aux tympans des églises romanes et gothiques et aux chapiteaux des colonnes ont déterminé la structure psychique de très nombreuses générations. Le monde religieux des occidentaux du XX^{ème} siècle est encore peuplé de physiologies qui n'ont rien à voir avec le christianisme primitif ni l'Evangile canonique : tels cet âne et ce bœuf, cette grotte de Noël, cette croix de fantaisie sur laquelle Jésus est cloué en dépit de tous les principes de la logique et de l'anatomie... J'ai déjà insisté sur le fait qu'un homme dont les visions d'enfance furent peuplées de calvaires de granit, de chaires extérieures sculptées et de clochers à jour, ne pouvait pas être le même que celui qui a prié, jeune, devant les oratoires de Provence. La métamorphose qu'impose à la matière première l'artiste, lui-même produit de son temps et de son environnement, prend dès lors une importance capitale, car la matière devient par l'art à son tour créatrice et influe de façon très profonde sur le développement individuel et sur les destinées historiques.

Les métamorphoses de l'âme.

Nous venons de pénétrer dans le domaine des transformations du psychisme, d'intérêt majeur. A lui appartiennent les faits normaux de l'évolution mentale au cours de la vie, mais aussi l'apparition et la croissance des maladies mentales, la psychothérapie, les initiations diverses, la conversion et d'autres manifestations encore. Certaines modifications s'installent progressivement, de la même manière que la tige se développe à partir de la graine : ainsi la schizophrénie se développe-t-elle par une scission, lentement aggravée, entre l'individu, jeune d'ordinaire, et le milieu ambiant. C'est l'envahissement par un monde aberrant d'une conscience qui se ferme à l'univers que nous nommons réel. De même, certaines évolutions, nullement pathologiques, aboutissent parfois à une situation diamétralement opposée à celle de départ. Certains militants politiques — l'histoire contemporaine en a connu — après avoir combattu pour tel ou tel parti se sont retrouvés quelques années plus tard dans les rangs d'une formation adverse.

Mais il est aussi, dans le mental, des revirements complets et soudains, assez comparables à ces mutations qui se produisent dans l'anatomie des espèces et qui ont permis à de Vries d'émettre l'hypothèse d'une Evolution par bonds. C'est le phénomène de la conversion. Saint Paul sur le chemin de Damas en est l'exemple le plus connu et le plus frappant. Un homme qui persécutait les chrétiens, en devient le prosélyte, le défenseur et bientôt l'un des chefs. Brutal et total retournement...

Depuis que l'humanité a pris conscience de ces variations du psychisme, les individus les plus intelligents ont cherché de tous temps à s'en rendre maîtres et à leur donner l'orientation désirée, aussi bien en eux-mêmes que chez les autres. La psychothérapie, qui tend à ramener l'esprit égaré dans la voie commune, est la forme la plus moderne de ces techniques ; joignons-y la propagande, la publicité, l'éducation. Les unes visent à structurer l'esprit d'une certaine manière, les autres à provoquer une détermination motrice passagère. L'initiation antique appartenait également à cette catégorie de faits : elle consistait en révélations d'ordre philosophique et religieux, destinées à engendrer telles façons de voir, telles habitudes de comportement.

Le phénomène de l'identification, si commun dans le fonctionnement du mental, en particulier chez l'enfant qui joue (« moi, je serais le papa ; toi, tu serais la maman... »), a pu être utilisé dans certaines formes de psychothérapie. Il joue à plein dans le rite, dans le théâtre — que l'on soit acteur ou spectateur — où son aspect cathartique a été mis en évidence. Or l'identification est une métamorphose temporaire, renouvelable et qui peut être variée. Elle est susceptible de donner à l'homme un masque d'animal, comme un rôle humain. A volonté, elle fera de lui un roi ou un porc.

L'alchimie créatrice.

A l'initiation touche de près l'alchimie, qui se rattache d'un autre côté à cet art du forgeron que j'évoquais tout à l'heure. Car l'alchimie a deux pôles : l'un se manifeste dans la matière par des manipulations physico-chimiques tendant à transmuter en or le métal vil, l'autre apparaît dans le domaine psychique et se traduit par une évolution progressive de la conscience depuis les états banaux jusqu'à l'« illumination ». Ces deux voies sont concomitantes, car l'alchimie est très unificatrice au fond : les modifications de l'esprit accompagnent celles de la matière première ; peut-être même sont-elles provoquées par celles-ci : n'est-ce pas ainsi que le jeu des muscles du sourire apaise la mauvaise humeur ou que le dysfonctionnement hépatique engendre l'aigreur du caractère. Quoiqu'il en soit du mécanisme en jeu, l'alchimie, dont le nom d'origine arabe voile une origine inconnue, a certainement été en Europe occidentale l'une des principales méthodes employées par l'homme pour modifier ses états de conscience, s'explorer lui-même et atteindre à des hauteurs inconnues du commun.

On peut facilement admettre qu'elle ait condensé des enseignements plus anciens que le moyen âge, et notamment que la tradition issue des druides l'ait pénétrée. Cet art des mutations paraît bien en tous cas conforme à l'esprit des Celtes : n'y aurait-il pas eu avant le christianisme en Occident une véritable science des métamorphoses qui serait née d'une connaissance approfondie de la nature humaine et d'une longue méditation sur les phénomènes de la nature ? Car il semble bien que la science, comme l'alchimie, ait deux pôles :

l'un où se pratique l'expérimentation, et qui correspond aux règnes de la matière inorganique et de la physiologie ; l'autre où travaille la méditation et qui se situe dans le domaine dévolu à la psychologie.

La première de ces méthodes est celle de nos sciences modernes ; elle conduit à une maîtrise remarquable du monde physique et chimique. La seconde, autrefois mise en œuvre et aujourd'hui tombée en désuétude — malgré les efforts de quelques psychiatres — permettait sans aucun doute une domination incomparable des faits de conscience et mieux encore de réalités inconscientes, tant collectives que personnelles. Les réalisations obtenues par elle n'étaient pas inférieures, j'en suis persuadé, à celles que nous obtenons dans le maniement des lois de la matière. Il me paraît même de plus en plus évident que tout ce dualisme, s'il est un aspect majeur de la vie, correspond en fait à une unité profonde : en agissant sur un pôle, on modifie l'autre et la sphère tout entière. Le point d'action deviendrait alors d'une importance relativement seconde, pourvu que l'on ait une vision de l'ensemble.

En tout état de cause, il faut tenir pour certain que le concept de métamorphose répond à une réalité indiscutable. Je n'ai fait qu'évoquer, en présence de l'abondance de mon sujet, la théorie aujourd'hui communément admise de l'évolution des espèces, d'une *phyllogénèse*. Il est remarquable qu'en nos siècles modernes ait été remise en lumière et appliquée à la biologie une conception dynamique de l'univers que le triomphe du christianisme avait fait disparaître : en somme, un savant d'aujourd'hui fait dire à l'espèce ce que Taliesin disait de lui-même, qu'il avait été sous une multitude de formes avant d'être sous son aspect présent. L'embryologie a d'ailleurs confirmé la réalité des deux processus : l'ontogénèse répète la phyllogénèse.

Reconstituer la science des métamorphoses.

Il nous manque malheureusement de savoir quelles connaissances les druides possédaient en cette matière et de quelle manière ils les utilisaient. Dans quel sens, en outre, cherchaient-ils à agir ? Reste également à trouver d'où est venue

la relation étroite entre l'être humain et le menhir et pourquoi celui-ci n'est qu'une forme pétrifiée de celui-là. Rien de tout cela n'est éclairci.

Ce n'était pas à vrai dire mon dessein d'y atteindre ; il y faudrait de longues recherches et des méditations assidues. Ce que je voulais montrer est ceci : la magie des métamorphoses, dont toute notre tradition est pleine, traduit l'une des grandes lois de la vie sur cette planète ; en approfondir les aspects conduit à une connaissance synthétique du monde et à un mode d'action qui pour n'être pas conforme aux principes de la méthode expérimentale n'en est pas moins puissant et *complémentaire de celle-ci*. Son énoncé en des termes modernes fait apparaître son étrange conformité avec une pensée contemporaine.

Il y a là pour les savants et les philosophes de nos pays celtiques un champ ouvert à la recherche. Confronter les données traditionnelles à celles de la science d'aujourd'hui et aux résultats de la simple observation du monde, en tirer une nouvelle connaissance de l'homme et de l'univers, recréer cette compréhension profonde de la métamorphose, me paraît une tâche éminemment convenable pour les penseurs de notre peuple et des peuples frères. Ce serait là remplir à merveille leur vocation de Celtes.

BARDE IMAGINÉ

(III)

XAVIER GRALL

C'était très joli, comme ça, vu de loin. Imaginer, maître mot, ouiche ! Seulement moi, la deuxième fois que je retrouvais le Manoir des âmes mortes, je trouvai quelqu'un, là, dans la grande salle, parmi les fientes des hiboux. Dans le tourbillon de plumes des hiboux. Oui, pas de doute, il vivait, le gosse, il me regardait avec ses paquets d'yeux, fixement, il n'en finissait plus de me regarder. C'était un hydrocéphale.

— Je suis ton parent, me dit-il.

— Moi, je ne te connais pas.

Mon parent ? Qui ? Un frère ? Un cousin ? A la mode de Bretagne, c'est vrai, tout le monde est frère. C'est ce qu'on dit...

— Ton parent, avec ma grosse tête, pleine d'eau. Ça remue là-dedans. Pas des idées. Des rêves, des cauchemars. Rien que ça. Toujours des cauchemars. Je suis malheureux.

Je m'assis. Les tentures prises dans des toiles de tarentules étaient comme mortes paupières sur la rétine du jour. Les tétards, dehors, plantaient leurs moignons dans la grisaille. Gris, funèbre, doux : mon pays.

— Tout le monde est malheureux, dis-je, moi aussi. Avec mes airs de cheval maigre, avec mon chant complètement avorté, avec ma défunte gwerze, avec tant et tant de poèmes

jamais dits, impossibles à dire, avec toutes ces vellétés de création, ces raclures de prose dans mon cœur, je suis malheureux.

Il balançait son crâne énorme. Un moment, je craignis de voir couler l'eau par ses oreilles, de voir gicler son sirop encéphalique.

— Petite tête va ! qu'il me dit.

Comme ça, l'air de rien. Sacré petit bonhomme, sale monstre, avorton avorté au Manoir des âmes mortes, ma demeure, ma patrie. Il répéta trois fois, « Petite tête ».

— Tu m'en veux ?

— Ouais.

Il sentait la métairie. C'était ça que j'aimais : cette odeur de terre, cette essence de fleur, ce doux parfum des fumiers noirs entre les orties, cette essence suprême des chaumes, des labours, des étés et des bêtes.

Il poursuivit :

— Je t'en veux. Tu te ramènes comme ça, après avoir déserté le Manoir pendant quinze ans, en maître, pour te refaire une âme. Mais moi, je suis resté tout seul, sans ami, avec ma tête en chou-fleur, complètement seul, chassé par les fermiers, avec les bêtes de la nuit voletant, sans personne, sans rien, né de je ne sais quelles noces, sorti de je ne sais quelle brume, pondu par je ne sais quel volatile : ni homme, ni bête, entre les deux, sans identité, rien de pire.

— Mais quel nom ?

— Naguère, on m'appelait Breiz.

L'hydrocéphale n'avait pas de cou. Une grosse boule sur des épaules étroites. Il portait une veste en velours côtelé. Assis dans une bergère, il ressemblait à un bilboquet. Je craignais à tout instant de voir la boule tomber du tronc et rouler par terre.

— Tu m'attendais ?

— Mais je ne fais que ça, toujours, attendre. Peu de gens savent que j'existe et pourtant beaucoup me cherchent. Je me

cache quand les vivants s'approchent. Il y a un bois non loin d'ici, c'est là que je passe mes jours, le plus souvent, à attendre les miens.

— Mais qui ?

— Les autres.

— Quels autres ?

— Les purs.

— Il n'y a pas de purs. Il y a les rêveurs et les salauds. Plus de salauds que de rêveurs.

— Tu es quand même venu.

Qu'est-ce qu'il voulait ? Sa tête trop pleine, ce crabe mou ! Quel message me confierait-il ? Quel impossible rêve ? Bretagne incarnée dans cette créature monstrueuse, nocturne, goyesque. Née de quelles embrassades, dans quel lit ?

— Si tu t'installes ici, tu te liquéfieras. Tu cherches ce qui n'existe pas. Il n'y a plus de pays, plus de peuple, plus rien. On a tout arasé. Les chapelles elles-mêmes, on les déserte. Les ardoises s'écaillent. Les chênes ne portent plus semence. La terre est vide. Il ne reste que des idiots, des fous, des hydros, comme moi.

Les têtards tendaient leurs moignons sur de hautes herbes. Je vis que les sentiers familiers avaient été envahis, que les feuilles germaient dans une tourbe noirâtre. Le silence. Rien que le silence. Bientôt viendraient les gens d'ailleurs. Ils achèteraient le parc, le manoir. Ils mettraient un écriteau " Manoir hanté ". Ils achèteraient le domaine pour exciter quelques-unes de leurs nuits. Ils garderaient le gosse hydrocéphale et lui flanqueraient dans les pattes un biniou magnifique : « Joue, joue donc, petit, c'est si beau ». C'est comme ça qu'ils ont fait aux Amériques. Chaque continent a son Ouest. Les Sioux de l'Europe, nous sommes.

Pour un peu, j'aurais tout cassé : les meubles, les fenêtres, et cette tête en chou-fleur. Pendait au mur, un chapelet, en forme de cœur. Et la pendule marchait toujours frappant son merisier, battant le temps, scandant le temps. Je vis aussi,

comme un ex-voto, accroché au mur, un modeste pavillon Gwenn ha Du : mais le blanc était devenu jaune, sous la floraison des poussières. Noire la nuit, profonde notre nuit, éternelle peut-être notre nuit. Moi qui, ici même, quelques mois plus tôt, avais recouvré l'usage de la vue, c'était pour voir ça : cette déliquescence. Comment vivre dans un tombeau. Moines schizophrènes d'un monastère brisé, voilà ce que nous sommes nous autres qui cherchons à mettre de la chair sur nos os, de la terre sur notre déracinement, du sang dans nos veines ouvertes. Nous sommes les derniers fous de la terre. Nous avons fait un peuple, mais dans notre imagination. Une patrie, mais dans notre délire.

— Il suffit d'un parfois dis-je, ou de deux. Et tout recommence.

— Peut-être.

Au fond, il n'émettait pas d'opinion, l'hydrocéphale. Il réfractait mes pensées, par le miroir de ses eaux. Je lui donnais vie et réflexion. Et pourtant pas de doute, il était bien là, immobile dans la bergère, les fesses calées dans le coussin pourri, chiffonnant ses mains sales l'une contre l'autre dans un geste automatique. Il reprit :

— Tu as raison, tout recommence. Il faut attendre.

Un peu plus loin que le Manoir, il y avait l'Arrez. Le mont Saint-Michel, les collines. Toutes chauves ; une moquette de landes où se lovaient les vipères. Ici et là, par dessus les tourbières où les muretins de granit jouaient aux dominos, se dressait le geste des pins suppliciés par les vents de la mer. Parfois, venaient jaser dans leurs touffes des pigeons perdus. Le plus souvent, les théories de choucas croassaient dans cette aire de mort, leur bec grisâtre becquetant des taupes.

— Il y a eu les bardes, dis-je. Et les druides. Et les saints.

— Les monstres, maintenant, répondit-il. Avec des grosses têtes. Pleines de mémoire : nous n'avons qu'un passé, nous n'avons pas d'avenir.

Au pli des terrains, les hameaux gris, avec leurs fermes cruciformes. Les chaumes étaient pourris. Des nids crevés.

— Barde imaginé, dis-je, aède imaginé. Il faut nommer d'abord. L'âme viendra ensuite. Je demande la parole.

Mais cette langue perdue, celle qui nommait les sources, les couleurs et les amours mieux qu'aucune autre. Notre verbe brisé, nié.

— Conservateur de musée, me dit-il. Tu es comme moi. Nous nous ensevelissons dans le ventre d'un cadavre. Plus de danse, nulle vie. Et cette immense moquerie des vivants sur nous comme une mauvaise haleine.

— Il suffit d'un ou de deux, répétais-je. Je te le dis.

Je remarquais combien ses yeux étaient clairs. Sa seule beauté. Couleur des flaques quand y germe le ciel de Mai. Un regard : c'est déjà ça. Gardé là par la vertu de je ne sais quelle providence, au fond du tombeau, la lumière au Manoir des âmes mortes, le feu, le tabernacle, la permanence.

— Rien ne meurt peut-être, dit-il. Et tout recommence. Prends ta harpe, frappe aux bourgs, allume les fureurs et les énergies. Il en restera toujours quelque chose. La révolution par le chant. Une arme, la mélodie. Celtes de tous les pays unissez-vous. Après la nuit, vient le matin.

J'imaginai les bandes chouannes courant l'Arrez, le galop des estafettes, les embuscades. Qui n'est pas rebelle n'est pas. Les morts sont ceux qui tout acceptent. Des Kurdes en Finistère : quel raffut ! Régler son compte à la raison raisonnable, venger l'injure. Je rêve et je me bats donc je suis.

— Le matin par les fusils, dis-je.

✱

L'hydrocéphale se leva. Il avait des jambes arquées et se déplaçait à la façon des Bigoudènes : en chaloupant. Il colla sa grosse tête contre la vitre de la fenêtre. Il crachinait sur le pays des landes. Les choucas criaient dans le vent.

— En somme, tu es venu me chercher, me dit-il.

— Peut-être.

Il ouvrit la fenêtre où il s'était appuyé. Les hiboux, effrayés par le souffle de la brise, agitèrent leurs plumes et s'échappèrent. L'odeur des tourbes pénétra dans la grande salle, un carré de ciel se promena sur le parquet. Tout parut reprendre vie. L'horloge continuait de battre la chamade. Mon chien, qui jusque-là avait dormi à mes pieds, s'agita et se mit à clabauder. Je sentis sourdre en moi un chant de guerre et d'amour. Impérieusement, il me fut ordonné, par une force obscure, de l'écrire sans plus attendre. Mon compagnon ouvrit un secrétaire et me tendit plume et papier. Et j'écrivis.

C'est comme ça que tout a commencé et que par fidélité et par amour, je suis devenu ce que les bureaux lointains appellent un fellagha !

— En somme, je te sauve, prononça encore le petit monsieur, moi avec ma grosse tête, je te sauve.

— Certainement, répondis-je.

Et nous partîmes sous le ciel bas, du soleil plein la tête.

FIN

TRIBUNE LIBRE

BRETAGNE ET SOCIALISME

J. KANABER

Nous avons reçu d'un prêtre, lecteur d' *Ar Vro*, la lettre suivante :

Monsieur le rédacteur en chef,

Dans le but d'aider les lecteurs d' *Ar Vro* à ne pas se contenter d'un seul son de cloche, je vous adresse ci-joint une étude sur " La Bretagne et le Socialisme ". *Ar Vro* se donnant comme ouvert à toutes les opinions, je suppose que la publication de ces lignes ne fera pas spécialement difficulté. J'ai d'ailleurs dit à Gwenc'hlan le Scouëzec que je n'étais pas d'accord avec le point de vue qu'il a exposé et qu'il a naturellement le droit de défendre. Voulant éviter toute polémique, l'article ne porte aucune allusion personnelle : c'est un exposé d'idées différentes sans plus.

En vous remerciant par avance de l'intérêt que vous voudrez bien y porter, je vous prie d'agréer mes meilleurs sentiments bretons.

Dans le cadre de notre tribune libre et en ouvrant celle-ci largement à qui voudrait participer au débat, nous publions donc ci-dessous cet article. Gwenc'hlan le Scouëzec, à qui nous l'avons communiqué, nous a dit ne pas désirer engager avec J. Kanaber une polémique qui, étant donné la manière même dont celui-ci voit les choses, risquerait fort d'être stérile. Il nous a simplement demandé, par souci de la vérité, de signaler deux erreurs qu'il a relevé dans ce texte :

1) Les chiffres de production de blé donnés par Kanaber sont faux. Selon lui en effet :

U.R.S.S. 1913	801 millions de Qx
1921	251 " "

D'après l'ouvrage *Economie mondiale* de J. J. Juglas et la *Géographie* de Larousse, les vrais chiffres sont les suivants :

U.R.S.S. :

— 1913	206 millions de Qx
— 1921	92 millions de Qx
(après trois ans de guerre étrangère et les ravages de plusieurs années de guerre civile !)	
— moyenne 1925-1929	215 millions de Qx
(en dépit d'une mauvaise année 1928 : 54 millions de Qx.)	
— 1938	442 millions de Qx
— 1939	381 millions de Qx
— 1958	765 millions de Qx

ce qui fait de l'U.R.S.S., de nos jours, le premier producteur de blé du monde. Comparez les États-Unis :

U.S.A. :

— moyenne 1925-1929	224 millions de Qx
— moyenne 1930-1934	199 millions de Qx
— 1935	170 millions de Qx
(c'est l'époque de la crise.)	
— 1938	253 millions de Qx
— moyenne 1952-1956	293 millions de Qx
(ce dernier chiffre d'après les Tableaux de l'économie française de l'I.N.S.E.E.)	

Ceci sans préjudice, bien entendu, de l'industrialisation colossale de l'U.R.S.S. de 1917 à nos jours.

2) Contrairement à une opinion répandue, le mot rideau de fer et la décision d'établir un tel barrage sont le fait de Winston Churchill dont l'anticommunisme est bien connu.

Nous souhaitons que le reste de l'information de J. Kanaber et sa connaissance du socialisme soient de meilleure qualité.

La direction d'Ar Vro aurait pour sa part préféré qu'il garde un ton plus mesuré et évite de présenter ses adversaires comme se moquant des Celtes, manquant d'imagination, faisant de la démagogie à bon marché, marqués par le système français, faisant preuve de puérilité et traitant les Bretons comme des enfants...

Si nous ouvrons donc nos pages à la discussion, c'est en demandant simplement aux contradicteurs de toute opinion de ne faire état que de faits reconnus exacts et dans des termes excluant l'animosité et l'invective.

Depuis quelque huit ou dix ans, le socialisme est devenu la « tarte à la crème » que les idéologues politiques et religieux apportent quand ils sont embarrassés devant une situation politique et sociale difficile. C'est la panacée, la solution miraculeuse qui, à l'exclusion de toute autre, doit résoudre tous les problèmes, y compris les problèmes des minorités. Alors que le marxisme, en libérant l'homme de la tutelle du capital, devait abolir tous les malheurs de l'humanité : criminalité, prostitution, etc..., sans oublier le nationalisme, on a lu récemment les commentaires aigres-doux sur la Bessarabie, annexion qui n'aurait jamais (et pour cause...) appartenu à l'Etat roumain et qui, à ce titre, ne peut être revendiqué par Bucarest malgré sa population de langue roumaine.

Il est drôle de voir les théologiens ou autres penseurs découvrir les vertus d'une théorie quand ceux qui l'ont mise en

pratique l'abandonnent de plus en plus. Et, le plus paradoxal, c'est que ces novateurs présentent cette solution « socialiste » au nom de l'efficacité marxiste, alors que les pays marxistes la délaissent parce qu'après vingt et cinquante ans de solution socialiste, la théorie mise en application a plus que prouvé son inefficacité ou au moins son infériorité en économie sociale. C'est peut-être regrettable ; mais c'est ainsi, ne plaise aux idéologues et technocrates. Ils peuvent déplorer, tant qu'ils voudront, que les hommes se laissent conduire par le bas instinct du profit, et du profit personnel, plus que par le beau sentiment du devoir et du dévouement à la communauté (cf. Cromwell ; cf. les phalanstères), ils ne changeront pas cette nature humaine qui finit toujours par reprendre ses droits et chez qui le moteur le plus efficace de progrès, et de progrès pour la communauté elle-même, est encore le désir de profit si honni de ces idéalistes.

Tous les théoriciens ne sont pas aveugles ; et il y a quelques mois, le CLUB JEAN MOULIN, qui n'est certes pas suspect d'antisocialisme systématique, a publié, sous le pseudonyme de Claude Bruclain, un ouvrage très courageux dans sa lucidité, replaçant à sa juste valeur la notion et la nécessité de l'économie de profit. Il ne l'a pas fait de gaieté de cœur ; il l'a fait par honnêteté intellectuelle, reconnaissant que, si théoriquement le marxisme et le socialisme ont raison, les faits ont prouvé que, dans la réalité, ils ont tort.

Les faits ? Ils crèvent les yeux. Une Russie qui jouit de l'immensité des terres plantureuses de l'Ukraine et qui, après cinquante ans de dirigisme socialiste, n'arrive plus à nourrir sa population et achète du blé à une Amérique d'économie libérale, où 7 % d'agriculteurs fournissent d'abord leurs nationaux et exportent une grande partie de la production. Socialiser une économie qui accuse un pareil succès serait une régression et un désastre pour tous. « La Russie des Tsars était grande exportatrice de céréales : le tiers des exportations mondiales. » — « Les récoltes de blé de 801 millions de quintaux en 1913 passent à 251 millions en 1921. Il s'ensuit une terrible famine qui fait des millions de victimes. » — « La collectivisation forcée va coûter au pays des souffrances inouïes : plus de cinq millions d'exploitations paysannes, les plus saines et les plus viables, sont ruinées. La répression frappe de douze à quinze millions de paysans expropriés et déportés pour y mourir aux extrémités les plus inhospitalières

du pays. — Dans ses mémoires, Churchill rapporte son entretien sur ce sujet avec Staline, qui lui déclara que cette lutte avait coûté dix millions de victimes et dura quatre ans. »

Il n'est que de comparer les deux Allemagnes après vingt ans d'évolution libérale ou socialiste : à moins d'être aveugle... Les peuples d'Europe centrale, à qui a été imposé le système socialiste, cherchent de plus en plus à en secouer le joug. C'est l'évidence même pour la Yougoslavie. Le rideau de fer n'est pas un mythe : de quel côté s'orientent donc les tentatives pour le franchir ? — « La Bulgarie, la Hongrie, la Tchécoslovaquie parlent ouvertement de la supériorité du régime économique du monde libre. L'amélioration du climat politique et une certaine démonstration de leur indépendance devraient, selon leur désir, faciliter l'installation d'entreprises mixtes avec des capitaux européens, afin de donner à leur économie la rentabilité nécessaire à tout progrès. » — « Les milieux officiels de ces mêmes pays ne nient plus que la jeunesse se montre de plus en plus indifférente envers toute idéologie et qu'elle ne s'intéresse qu'au progrès économique et social... — Le nombre des visiteurs de l'Est en Europe occidentale s'accroît de son côté. Il n'est donc plus possible de cacher la supériorité économique de l'Occident et l'échec de l'économie socialiste. » (Alfred Frisch.)

A l'heure où économistes et sociologues abandonnent de plus en plus le système socialiste et dirigiste, il paraît curieux de venir offrir ce système à la Bretagne comme condition de son progrès. Pourquoi donc un système économique dont les échecs se sont multipliés partout serait-il par miracle une réussite assurée en Bretagne ? Les Bretons ont autant que d'autres la notion et le souci du profit personnel ; et rien ne permet de croire qu'ils seront plus « efficaces » le jour où on leur demanderait d'en faire totale abstraction dans leur travail. D'ailleurs l'anonymat et le nivellement communautaire de la logique socialiste, qui neutralisent la personnalité, se heurteraient à une répugnance incoercible chez ce peuple qui, en tous les domaines, accuse son besoin d'expression personnelle (cf. les chapelles ; cf. les costumes...).

Voilà pour l'économie.



Mais il y a la liberté politique. Cynisme de nous la faire attendre d'une solution socialiste, seule capable de nous apporter la « désaliénation » indispensable au salut de la Bretagne, pour employer le jargon marxiste. Ici encore, il suffit de comparer théorie et réalité. Les paroles de Lénine sur la libération de l'individu peuvent être très belles ; les millions de victimes des geôles soviétiques de Sibérie en accusent l'immense hypocrisie. La Révolution de 1917 a été le fait des Bolchéviques et des minorités de l'empire tsariste. Une fois au pouvoir, les Bolchéviques ont supprimé toutes les vellétés irrédentistes chez les allogènes, tout en leur conservant les droits théoriques les plus étendus (même celui de faire sécession)... dans les textes. Les faits malheureusement, et le sang, ont démenti ces textes. Et pour changer d'azimut : qu'en a-t-il été du droit et de la liberté du Thibet devant l'impérialisme du communisme chinois ? Les tirades sur la décolonisation et le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes peuvent être sensationnelles ; mais il y a eu Budapest... Qui donc a élevé le « Mur de Berlin » et le « Rideau de fer » ? Voilà qui permet d'être inquiet sur la liberté individuelle et la liberté politique dans tous les pays satellites. Connaissant le goût des Celtes pour la liberté et l'indépendance, c'est se moquer d'eux que de leur proposer l'oppression et l'étouffement marxiste comme solution à l'oppression et à l'étouffement dont souffre présentement la Bretagne ; c'est proposer un remède pire que le mal. C'est manquer d'imagination ou faire de la démagogie à bon marché, avouer qu'on a été marqué définitivement par le système français et sa démangeaison de se crier de gauche pour paraître à la page. L'exode des « cerveaux » vers les U.S.A. est un des grands maux dont souffrent une France et une Angleterre où la manie dirigiste n'a pas été capable de mettre la recherche scientifique à la hauteur des nécessités techniques de l'heure. Les « cerveaux » bretons quittent déjà la Bretagne ; que serait-ce si la Bretagne se donnait un régime socialiste, le jour où elle deviendrait maîtresse chez elle ? Il faudrait, aux frontières, élever un mur de granit plus large que celui de Berlin. Il est vrai que « la République n'a pas besoin de savants... ».

Si on veut une Bretagne décolonisée, nous supposons que c'est pour le bien des Bretons, l'expérience ayant prouvé que la domination « allogène » n'a pas fait le bien de la Bretagne. La libération se présente donc comme un préalable, libération politique, économique et culturelle. Que l'on y parvienne.

on a écarté un obstacle ; on n'a pas résolu le problème lui-même du bien de la Bretagne. Et c'est au moins simpliste de présenter la solution socialiste comme la solution idéale, comme la seule. C'est une solution possible ; il n'est pas prouvé que ce soit la bonne. L'exemple des pays d'Europe Centrale indique au contraire que le socialisme ne les a libérés ni politiquement (Budapest !), ni économiquement (Tchécoslovaquie et Roumanie ne veulent plus être « exploitées » au profit de l'U.R.S.S.), ni culturellement (l'enseignement du russe est obligatoire dans tous les pays satellites). Proposer aux Bretons le marxisme comme source de liberté, c'est leur prêter une naïveté et une crédulité qui n'est pas leur fait, malgré la bonté et la simplicité de leur cœur. Où est l'intérêt de faire recommencer à la Bretagne une expérience qui est loin d'être ailleurs une réussite ? Les Bretons ne sont pas des cobayes sur qui intellectuels, technocrates et théoriciens peuvent « travailler » à leur gré et gratuitement : car ce ne sont pas ces théoriciens qui pâtiront des conséquences de leurs erreurs.

On nous parle d'un « socialisme breton » comme d'un socialisme qui aurait toutes les qualités mais aucun des défauts des autres socialismes. Trop beau pour être vrai ! Ou ce n'est pas du socialisme, et alors qu'on nous laisse en paix ; ou c'est du vrai socialisme du style marxiste-léniniste (qui est, paraît-il, ce qu'il y a de mieux dans le genre), et la grande majorité de la population bretonne n'en veut à aucun prix. La lui imposer serait manquer à la première des règles démocratiques : la dictature du prolétariat n'est pas meilleure qu'une autre. Et les Bretons ne veulent d'aucune dictature, ni celle d'un homme, ni celle du prolétariat, ni celle des banques ou des trusts. Pas la peine de prétendre libérer la Bretagne d'un régime étranger pour lui imposer une oppression interne et une misère économique, sociale et spirituelle qui risquerait d'être pire que l'autre. Le mouvement breton cherche à sauver les Bretons et non à les opprimer davantage, ou alors il n'a plus de raison d'être. Si un régime marxiste s'installait en maître en Bretagne, le nombre des Bretons qui « choisiraient la liberté » dépasserait celui des émigrants forcés d'aujourd'hui. Car les Bretons, au moins autant que les Allemands de l'Est, ont le goût de la liberté.

Et qu'on ne nous présente pas ce régime d'oppression comme une étape indispensable à la « désaliénation » du peuple

breton. L'Irlande a acquis son indépendance sans y passer. Bien évidemment, elle n'a pu se libérer entièrement de toute présence économique étrangère. Mais quel est aujourd'hui le pays qui peut prétendre se passer du voisin ? La France, ou plutôt son gouvernement par l'antiaméricanisme viscéral qui le tient depuis quelques années, a refusé l'installation chez elle de filiales industrielles américaines ; elles sont allées en Belgique ou en République fédérale allemande. Peut-être la France en a-t-elle sauvé quelque indépendance économique ; mais elle a récolté certainement un peu plus de chances de chômage et des concurrents supplémentaires. Même l'U.R.S.S. appelle aujourd'hui les capitaux et l'« engineering » italiens et français pour développer son industrie. C'est de la puérilité que de proposer à une Bretagne sous-développée de se passer de la finance étrangère pour développer chez elle une industrie qui donnerait du travail à tous les Bretons.

Une des raisons pour lesquelles le fléau de l'émigration a continué à sévir en Irlande libérée, c'est précisément que, hantée à juste titre du complexe de l'intrusion étrangère, elle a voulu se tenir trop longtemps repliée sur elle-même. Depuis une dizaine d'années, elle fait appel de tous côtés aux capitaux étrangers : français, allemands, etc..., pour développer son industrie ; et déjà l'émigration est en baisse sensible. Il est certain que les hommes d'affaires, allemands ou français, en s'installant en Irlande, cherchent leur propre intérêt d'abord ; mais pourquoi exclure a priori qu'il puisse y avoir conjonction d'intérêts et que ce développement industriel puisse assurer aussi l'épanouissement de l'Irlande ?

✱

Il sera en revanche beaucoup plus difficile à l'Irlandais de retrouver la propriété totale de son âme. On ne remonte pas en cinquante ans et en une génération des siècles d'oppression culturelle. Le gouvernement irlandais est maître chez lui. Il œuvre, non sans peine, pour sauver le caractère et l'âme de l'Irlande. Qu'il eût été socialiste au lieu d'être libéral n'eût rien changé à ce problème : ne lui reproche-t-on pas déjà une certaine oppression quand il impose le gaélique comme langue officielle ? Un gouvernement breton socialiste serait,

tout autant qu'un gouvernement libéral, obligé de tenir compte dans ses décrets « culturels », d'une situation due aux conjonctures historiques.

Et, puisque nous parlons « culturel », quelle est donc la valeur culturelle d'un pays où cette liberté n'est pas laissée aux citoyens ? Après cinquante ans de socialisme, l'écrivain russe qui n'est pas dans la ligne du parti ne jouit pas encore du droit de s'exprimer ; et, pour le faire, il doit fuir à l'étranger (s'il le peut). Conception étrange, mais très marxiste, de la liberté et de la vérité. En pays marxiste, la vérité est la chose du seul Etat. Combien de Bretons accepteraient un pareil carcan ? « Ouvrir la voie bretonne du socialisme », c'est donc vouloir fermer l'intelligence des Bretons aux autres catégories de l'esprit. C'est traiter les Bretons comme des enfants à qui on voudrait faire peur en agitant devant eux le spectre du capital comme un hochet sinistre à figure de diable. Mais, depuis Marx, les temps ont changé ; et on peut faire aux Bretons l'honneur de ne pas les croire des enfants...

Nous ne doutons pas de la sincérité des Idéalistes bretons qui voient la solution du problème breton dans le marxisme. La situation créée par l'histoire et la géographie nous met dans une dépendance du voisin telle que nous n'éviterons peut-être pas cette solution. Ce n'est pas une raison pour s'aveugler sur son efficacité.

En bref, le système socialiste est théorique, le système libéral est essentiellement pragmatique. Le premier tend à imposer, plaise ou ne plaise, une conception idéale de la vie et de la société ; le second entend proposer et adapter ses formules en fonction des possibilités humaines et des circonstances. Dans cette ligne, le socialisme conduit logiquement à l'étatisme et à la dictature. Ce n'est plus l'Etat qui est au service de l'homme, mais l'homme au service de l'Etat. Moins idéaliste, le second accepte au moins le principe de la liberté et de la responsabilité de la personne humaine. Pour l'homme breton, c'est la liberté que nous voulons : celle de son pays, de son âme et de son esprit. Le socialisme nous la promettra ; jamais il ne nous la donnera.

LA QUERELLE DE L'ORTHOGRAPHE

R. TUGDUAL

Ayant lu dans la revue " Ar Vro " l'article publié par H. Villemaur dans " Bretagne-Dimanche " et la réponse faite par le chanoine Falc'hun, j'ai voulu relire l'article que j'ai écrit il y a exactement dix ans et qui fut, sous le titre indiqué plus haut, publié par " Bretagne Réelle ". Ce que j'écrivais alors est toujours valable et se trouve confirmé par les faits.

Le chanoine Falc'hun dans sa réponse en reprend l'histoire, mais alors qu'en 1956 il usait dans sa brochure de présentation de l'orthographe universitaire d'un ton avantageux et satisfait, celui dont il use aujourd'hui est beaucoup plus modeste, empreint de regret sinon de remords, empreint en tout cas de déception.

Il nous a paru utile de reprendre certains de ses arguments.

Et d'abord le reproche fait à H. Villemaur d'utiliser un pseudonyme. Pourquoi donc ? la personnalité, la personne physique de celui qui signe Villemaur ne nous intéresse pas. Ce qui nous intéresse, ce sont les idées qu'il émet. Il pourrait signer XYZ que cela n'ajouterait ni ne retrancherait rien à la valeur de ses idées. Il en est de même pour le chanoine Falc'hun. Sa personne n'est pas en cause. Il importe peu qu'il s'appelle Falc'hun ou autrement. Ce qui est grave, ce sont les idées qu'il a eues et l'action qu'il a menée dans cette question de l'orthographe du breton à une époque cruciale. Il a été l'artisan d'un schisme orthographique en s'appuyant sur une autorité que nous pouvons qualifier d'étrangère dans le domaine qui nous occupe.

Par contre l'action du professeur Weisgerber, intervenant, avec beaucoup de naïveté, auprès du ministère français de l'Éducation nationale, en faveur de l'enseignement de la langue bretonne était celle d'un ami sincère, d'un ami, sinon des Bretons et des bretonnants, du moins de la langue celtique, du celtique dont il avait fait l'élément essentiel de sa carrière de professeur. Si le celtisant Weisgerber avait été anglais, il aurait, dans des circonstances analogues, agi de même et fût intervenu lui aussi pour que soit sauvée la langue bretonne, alors la plus importante des langues celtiques par le nombre de ceux qui la parlaient. Car dans les Iles britanniques comme en Allemagne, l'Université s'intéresse aux vieilles langues de l'Europe. Il n'y a qu'en France où, à part quelques rares savants, cette question passe pour très secondaire.

Nous n'avons jamais cru à un « ordre du gouvernement allemand » mais bien à une initiative du celtisant Weisgerber lui-même prise opportunément dans le cadre de ses fonctions d'attaché culturel. Qu'il en soit remercié. Il est heureux que quelques Européens intelligents et érudits s'intéressent en lieu et place d'un gouvernement français hostile, dont ce serait pourtant le devoir strict, à la conservation de notre patrimoine culturel. Il n'y avait rien donc d'inavouable dans la démarche du professeur Weisgerber. Ce qui est inavouable par contre, c'est que de « hautes personnalités » (qui donc cela pouvait-il bien être, Seigneur !?) du Mouvement breton, ou de l'Épiscopat, ou d'ailleurs, aient cru devoir faire élaborer par le chanoine Falc'hun et quelques autres une orthographe affadie, édulcorée, adoucie jusqu'à la dévirilisation, et tout cela pour complaire à un gouvernement, bien français celui-ci, dont le but avoué (de Monzie dixit) est la disparition de la langue bretonne. Lui-même, le chanoine Falc'hun, ne disait-il pas que l'intérêt et « la valeur pédagogique de l'enseignement du breton ne pouvait s'entendre que des formes dialectales ». C'était donc repousser toute idée de cet enseignement en vue de la conservation d'une langue vivante, conservation qui ne peut se concevoir qu'à la condition précisément de sortir des formes dialectales, d'établir une langue unifiée et de l'enseigner dans les écoles. Au lieu donc de s'étendre lourdement sur les interventions que des spécialistes allemands ont pu avoir à l'époque en faveur de notre vieille langue. Il eût été souhaitable que le professeur Falc'hun reconnaisse le bien-fondé de ces interventions.

Tout de même sachons-lui gré d'admettre dans la dernière partie de son exposé « la mauvaise foi du ministère » français. Nous lui pardonnerons volontiers ses complaisances passées puisqu'il admet « que l'orthographe universitaire n'est pas immuable » et qu'il conviendrait sans doute, « en dehors de toute pression politique », d'organiser une table ronde dans une perspective purement pédagogique « dans le but d'assurer » l'avenir de la langue bretonne.

En effet, il serait sans doute opportun de le faire pour éviter de scinder notre population en deux groupes plus ou moins étrangers l'un à l'autre. Mais que le professeur Falc'hun se dise bien que lui et ses tenants auront beaucoup de chemin à refaire et de temps à rattraper. Pour ma part, j'estime que ce serait une grave erreur de faire des concessions dans le sens de l'adoucissement et de l'affadissement de la prononciation. A peuple énergique, langue prononcée énergiquement — et la réciproque doit être vraie. Aujourd'hui nous savons que les concessions naguère consenties n'auront pas été payantes puisqu'en dépit de beaucoup d'esprit de renoncement, l'introduction du breton et son enseignement dans les écoles de Bretagne en est toujours au point zéro. « Oignez vilain, il vous poindra, poignez vilain il vous oindra. »

Enfin, il n'est pas interdit de penser que le professeur Falc'hun commence à se rendre compte qu'il a été berné et qu'il est temps pour lui de faire face. En attendant une remise au point définitive de l'orthographe, laquelle devra requérir l'avis de tous les spécialistes et l'accord de ceux qui depuis quarante ans œuvrent et combattent dans ce qu'il est convenu d'appeler le mouvement breton, je suggère que dans les revues publiant des textes en orthographe universitaire, l'un de ces textes soit reproduit sur la page en regard en orthographe dite *zh* et sans omettre la lettre gutturale *c'h* qui en est la vivifiante caractéristique.

Ce sera là le signe d'une volonté d'union de tous les Bretons dans le combat commun.

AR GONIKLED HAG AL LERN

LUCIEN RAOUL

Non, ce n'est pas une nouvelle traduction de La Fontaine à la manière de Paotr Tréouré. Il s'agit simplement de quelques réflexions qui me sont venues à la suite de la lecture de l'article de l'ami Le Gaël, " D'un scrutin à l'autre ", paru dans le dernier numéro d' *Ar Vro*.

Le Gaël se laisse aller à une comparaison qui me paraît pour le moins assez puérile. Citons-le : « Ainsi le grand perdant de l'affaire c'est le M.R.P. dont la vocation de Janus, tantôt à droite tantôt à gauche, se voit partout sévèrement sanctionnée... Attacher la Bretagne au char des marquis ou au portefeuille des P.D.G. exclusivement serait une erreur. Les temps changent, les temps roulent. Pour être plus précis disons que l'U.D.B. gagne implicitement en voix ce que perd le M.O.B. C'est la revanche des renards sur les lapins. Rien ne sert de rester au terrier... »

Si je comprends bien, le M.O.B. se voit assimilé au M.R.P., tantôt à droite tantôt à gauche, et ses militants comparés à des lapins ne sortant pas de leur terrier, alors que ceux de l'U.D.B., franchement à gauche, sont les renards de l'affaire. C'est, à mon avis, faire la part trop belle à l'U.D.B. et méconnaître totalement l'optique du M.O.B.

Il ne m'appartient pas d'exposer ici la doctrine de ce mouvement — je laisse ce soin aux dirigeants du Comité Directeur — mais je voudrais tout de même préciser certains points et en particulier l'action des militants des Côtes-du-Nord dont je fais partie.

Pour nous, le M.O.B. est à présent le Mouvement National Breton et, comme tel, conserve son indépendance absolue à l'égard des partis traditionnels français quels que soient ceux-ci. Nous nous refusons absolument à être soit les godillots du régime, soit des *inconditionnels de gauche*.

Le militant breton qui écrit ces lignes est cependant un homme de gauche. Il a travaillé aux pièces en usine durant dix ans comme ouvrier ajusteur avant d'entrer dans l'enseignement technique et a toujours été syndiqué à la C.G.T., ce qui en passant ne l'a pas empêché de se voir refuser l'entrée au Théâtre de Pontivy, par K... tenant à la porte le rôle de Dieu le père triant les justes des mauvais, lors de la constitution du C.R.A.B. Dès l'âge de 16 ans, il militait dans les formations communistes et vendait, avant de prendre contact avec le mouvement breton, " L'Humanité " sur la place du marché de Lannion. Il a vu, alors qu'il avait dix ans, son oncle, responsable du parti communiste lannionais, arrêté par la Gestapo et garde de ce fait aux nazis un « chien de sa chienne ». Tout ceci pour tout simplement montrer qu'il est un homme de gauche et qu'il ne resterait pas une seconde de plus au M.O.B. si ce mouvement était de droite, fasciste ou simplement lié aux marquis et P.D.G., comme se plaît à le dire Le Gaël.

Le M.O.B. a aussi une charte qu'on a tendance à oublier facilement. Cette doctrine, pour qui veut la lire avec des yeux impartiaux, est aussi une doctrine de gauche, ainsi que l'a écrit Jean Hamon dans " L'Avenir " du mois de mai : « *Hostiles au capitalisme nous sommes en même temps opposés à un socialisme étatique. Nous ne voulons pas échapper à la dictature de quelques familles possédantes pour retomber dans la dictature d'un parti ou d'un Etat omnipuissant. Le but que nous nous sommes fixé est la mise en place d'un socialisme humaniste dans lequel la personne de l'Homme Breton tiendra la première place...* ».

C'est clair.

Mais revenons aux élections puisque c'est d'élections qu'il s'agit dans l'article de Le Gaël. Notre mouvement a naturellement été amené à faire un choix. A Saint-Brieuc, la chose était facile. Les deux principaux candidats étaient Richet (U.N.R.) et Le Foll (P.S.U.). Le M.O.B. n'a pas hésité une

seconde et a appuyé au maximum la candidature de l'homme de gauche Le Foll, bon Breton de Pleyben et partisan convaincu de la nécessité d'une Assemblée Régionale. Ce dernier a été élu avec la légère avance de 35 voix. C'est dire si l'action du M.O.B., car les renards de l'U.D.B. sont inconnus à Saint-Brieuc, a été prépondérante. Si l'on examine les résultats obtenus par Manuel Lucas, candidat du M.O.B. aux dernières élections cantonales (il n'était pas resté dans son terrier), on s'aperçoit que le M.O.B. représente dans les deux seuls cantons de Saint-Brieuc environ 1.500 voix. C'était plus que suffisant pour faire passer Le Foll.

A Guingamp, nous avons au premier tour contribué à éliminer le candidat le plus dangereux Le Guen (U.N.R.). Restaient au second tour Leizour (Communiste) et Ollivro (Action régionale). Qui appuyer ? Les Français ont peut-être la mémoire courte mais pas les Bretons. Entre Ollivro, dont chacun se plaît à reconnaître le dévouement à sa commune, l'amour qu'il porte à la Bretagne et à sa langue, et Leizour qui, le 21 mai 1965 à Guingamp, lors de la manifestation en faveur de Franc-Poulet, donna l'ordre à ses camarades de se jeter sur les militants du M.O.B. qui manifestaient pacifiquement et de détruire les drapeaux gwenn ha du qu'ils traitèrent de chiffons, il n'y avait pas à hésiter et nous avons fait la campagne d'Ollivro qui ne dira pas le contraire.

Notre action ne s'est pas résumée à un communiqué dans la presse mais a été effective et les journaux locaux tels que "La Liberté des C. du N." (8 avril 67) ou "Plérin Républicain", bulletin de cellule du Parti communiste plériniais, l'ont reconnu chacun à leur manière. Les lapins du M.O.B. ne sont donc pas restés terrés mais au contraire se sont montrés très entreprenants.

Voter inconditionnellement à gauche est très dangereux pour un militant breton. Prenons encore un exemple. Celui de Brest où se présentaient M^e Lombard et Gabriel Paul. Entre le maire de Brest dont on connaît les sentiments bretons et l'ancien député communiste qui dirigea ceux qui frappèrent à coups de poings américains notre ami Pierre Lemoine, le 7 novembre 1959, lors de la réunion publique organisée par le M.O.B., le choix était vite fait. Il aurait été pour le moins paradoxal de voir des militants bretons voter

pour un des pourfendeurs du mouvement breton. Par contre, rien ne nous empêchait de voter à Rennes pour Phlipponneau, dont l'intégrité, l'impartialité et l'action pour notre patrie sont connues de chacun.

*

La différence entre le M.O.B. et l'U.D.B. n'est pas aussi grande que certains voudraient le faire croire. Le premier ne veut pas se confondre avec les partis français, le second accepte de se fourvoyer avec eux au risque de se trouver à leur remorque et de se faire manger un jour. Le premier, pensant qu'on n'amènera pas d'hommes nouveaux au mouvement en reniant ses martyrs et les anciens qui ont fait leurs preuves, accepte de travailler avec ces derniers. Le second se refuse à les reconnaître lorsqu'il les rencontre dans la rue. Là est toute la différence.

Aberwan, dans son excellent article paru dans le numéro 41 d'*Ar Vro*, souligne le fait que dans tous les pays en lutte pour la conquête de leur liberté il s'est toujours trouvé plusieurs organisations parallèles. Je pense que c'est exact mais une question vient tout naturellement sous ma plume : « Cela a-t-il contribué à faire avancer ou retarder l'échéance du but fixé ? Que serait-il arrivé si tous les partisans de l'indépendance irlandaise s'étaient trouvés tous sans exception à l'Hôtel des Postes de Dublin le lundi de Pâques 1916 ? »

Je sais que certains trouveront toujours de bonnes raisons pour justifier la scission M.O.B. - U.D.B. mais, pour ma part, j'estime que lorsque le salut du pays est en jeu on doit faire preuve de maturité politique et passer sur les détails pour ne se soucier que de l'intérêt général. Je trouve absurde que deux partis bretons frères se donnent un mal fou pour financer, rédiger et diffuser deux journaux recherchant le même but, alors qu'en s'associant ils pourraient sortir facilement un bi-mensuel beaucoup plus étoffé, d'une haute tenue et d'une grande portée. Quoi de plus déprimant aussi que de voir deux partis bretons se laisser aller à oublier l'ennemi

commun pour rivaliser à qui enlèvera le plus de militants à l'autre ?

Il reste à souhaiter pour l'avenir du peuple breton que ce jeu d'enfants cesse au plus tôt, qu'on n'entende plus parler de lapins ou de renards mais tout simplement d'une horde de loups ne se mangeant pas entre eux.

Que Lucien Raoul se rassure. Je ne doute ni de la valeur de son engagement politique, ni de son dévouement, non plus que de celui de ses amis. Ma maladresse — ou mon goût excessif des images — aurait eu pour effet de le faire sortir de son terrier briochin pour adresser cet article à Ar Vro qu'elle n'aurait pas été tout à fait inutile. On se met rapidement en boule dans nos cantons, je le sais. Je n'échappe pas à la règle. Je suis le furet du Mob Joli, pour paraphraser une célèbre chanson. Sorry.

Quant au fond, j'ai voulu souligner l'importance de la mystique de gauche dans une fraction non négligeable de l'électorat breton et marquer la nécessité d'en tenir compte dans l'action à venir. Lucien Raoul veut être compté au nombre des renards. C'est très bien. Diable, avec tant de carnassiers sur nos routes, je ne doute pas du prochain raffut dans nos poulaillers. Il va en prendre un coup le coq gaulois !

Le Goël.

Suivant notre habitude, qui est de laisser parler les gens et leurs actes par eux-mêmes, nous publions ci-dessous la note d'information de l'Emgleo Breiz datée de mai 67.

LES ACTIVITÉS DE L'EMGLEO BREIZ

A longueur d'année, Emgleo Breiz ne cesse d'agir pour la défense et la promotion de la langue et de la culture bretonnes :

1. — La GRANDE PETITION D'EMGLEO BREIZ approche de ses 150.000 adhésions, rassemblées par un grand nombre de militants dispersés (et souvent sans attache avec le mouvement breton), ou adressées directement par des signataires individuels. Nous devons dire, — nous adressant aux groupes bretons, — qu'à peine une trentaine de cercles et de bagadoù se sont véritablement employés à trouver des signatures : il est vrai que, parmi ceux qui l'ont fait, il faudrait citer des exemples remarquables (lots de 1.400 à 3.000 signatures). Le succès de notre pétition indique éloquentement que si on voulait partout s'adresser à nos compatriotes, le nombre des adhésions serait rapidement doublé. Il faut savoir que cette réussite de la pétition populaire fait grand effet et nous aide beaucoup : que serait-ce si nous comptions 300.000 signatures — résultat que nous savons possible ?

2. — ENSEIGNEMENT. — Toute la série des mesures recommandées par la « Commission mixte de l'enseignement régionale » n'a pas encore été adoptée et mise en vigueur. Cependant deux d'entre elles se trouvent appliquées :

1° des « Commissions académiques des études régionales » ont été constituées : la Commission académique de Rennes met actuellement au point les programmes pour l'étude de la langue bretonne dans l'enseignement public ; nous espérons qu'une Commission identique sera créée pour l'Académie de Nantes ;

2° les langues régionales ont été comptées au nombre des langues qui peuvent être étudiées en vue de plusieurs licences littéraires, et deux sanctions vont désormais qualifier les

maîtres se destinant à l'enseignement desdites langues et de la Civilisation régionale.

Ces deux premières mesures sont évidemment loin d'être suffisantes, et on peut compter sur nous *pour qu'on n'en reste pas là*. Nous agissons en particulier, avec le Conseil national des cultures régionales, pour que les instructions préparées concernant l'enseignement de la langue et de la civilisation régionales soient enfin adressées. Si des assurances rapides ne sont pas données à ce sujet, de nouvelles propositions de loi seront déposées sous peu (elles sont prêtes à être signées par de nombreux députés) et, cette fois, nous l'avons déjà dit dans la presse, on ne réussira pas à empêcher le Parlement d'en discuter, même en régime des Pleins pouvoirs...

3. — INFORMATION (O.R.T.F.). — Avec le Conseil National, nous agissons également de manière efficace. Une entrevue aura lieu au sujet des émissions de Télévision en langues régionales. Là aussi : ou bien un résultat sera obtenu, ou bien l'action publique et parlementaire sera renforcée.

4. — PRESSE. — Vous devez le savoir : notre action sur l'opinion bretonne par la Presse (et par la Radio) ne s'est pas ralentie. Voilà maintenant plus de quatre ans que nos communiqués paraissent chaque semaine dans la Presse régionale, quotidienne et hebdomadaire (en français et en breton ; sauf dans un quotidien, qui ne reproduit pas nos informations et commentaires en français). Et chaque dimanche, les avis et nouvelles d'Emgleo Breiz sont diffusés par Roazon-Breiz, sur toutes les questions culturelles et régionales.

5. — PROGRAMME CULTUREL BRETON. — A l'occasion des dernières élections, Emgleo Breiz a soumis à tous les candidats un programme culturel breton, qui est aussi le programme culturel du C.E.L.I.B et se trouve défendu par la plupart des grandes organisations bretonnes. Ce programme a l'accord de plus des 2/3 des candidats de toutes les tendances et celui de 26 députés sur les 33 qui représentent la Bretagne au Parlement.

Nous saurons nous employer à faire avancer les diverses revendications contenues dans ce programme et qui ne concernent pas que l'enseignement de la langue et de la culture

bretonnes (autres chapitres : Education permanente ; Information-O.R.T.F. ; Equipement culturel ; Protection de la nature et des monuments ; Création d'une université régionale chargée de la gestion des divers services culturels), et ce programme vaut pour la Loire-Atlantique comme pour le reste de la Bretagne.

6. — EDITIONS SCOLAIRES. — Nous nous attachons à éditer ou rééditer chaque année de nouveaux livres scolaires pour l'étude du breton. Cette année, nous allons faire imprimer le 5^e tirage du " Lexique Sêité-Stéphan " ; nous préparons la 2^e édition du I^{er} tome de la Méthode du Dr. Tricoire, sous une nouvelle présentation ; d'autres publications pédagogiques sont et seront faites par l'O.L.S.B. (morceaux choisis, grammaire, fascicules de textes d'étude ; revue " Skol Vreiz - l'Ecole bretonne "), pour l'enseignement public, et — par le Bleun-Brug : Concours ; Méthodes Sêité et Sêité-Stéphan, qui connaissent des rééditions régulières.

Nous tenions à vous présenter, comme chaque année, un court tableau de nos réalisations, et vous mettre au courant des perspectives actuelles de l'action culturelle bretonne.

Certains nous disent que les Cercles et Bagadou ne savent pas ce qui se fait et se prépare dans le domaine culturel... Or c'est toute la population bretonne que nous tenons au courant par nos articles de presse et par nos informations à la radio. Il est, par contre, trop vrai que la « presse du mouvement » n'accorde pas une bien large place à nos activités, ou même les passe sous silence.

On nous dit aussi que les membres des Cercles et Bagadou ne lisent même pas notre note annuelle d'information... parce que celle-ci est « trop longue ». Comment faudrait-il s'y prendre, si cela était vrai, pour faire savoir aux membres de nos groupes ce qu'ils devraient savoir mieux que quiconque ?...

On dit aussi, paraît-il, que... nous n'avancions pas. Qui osera soutenir, après avoir lu ce qui précède, qu'un travail considérable n'est pas réalisé, et que la solution de nos problèmes culturels n'avance pas ?... Que font, d'ailleurs, pour l'action culturelle populaire, ou pour l'action bretonne tout

court, ceux qui nous critiquent ? Et qu'espèrent donc ceux qui... *attendent*, sans rien faire de positif ?

Un mot, pour finir cette note, sur l'invraisemblable exigüité de nos moyens matériels : nous n'avons pu garder un secrétaire, faute de ressources, et nous allons devoir renoncer à un local pour la même raison.

Nous voulons croire que les quelques indications données ci-dessus vous auront convaincus que ce n'est plus le moment de désespérer et qu'il faut que tous les militants aident à accélérer les évolutions en cours : combien d'amis ignorent que les idées régionales ont fait d'extraordinaires progrès depuis quelques années ? Il est urgent que tous se ressaisissent et donnent le maximum d'appui à ceux qui n'ont jamais perdu confiance ni cessé d'AGIR.

Le Secrétariat d'Emgleo Breiz.

POÈMES

HUNVRE MEIR

Mamm wenn Meir, [hag] out-te oc'h huna ?
— E oan, va Mab karet, e oan oc'h huñvreal.
— Mamm wenn, pezh a welez en da huñvreal ?
— Gwelan [tud ouz] da glask, ha redek war da lerc'h.
Ha tapout krog ennout, da staga ouz ar Groaz,
ha tacha da dreid ha da zaouarn.

Eur gour du, dall, gant an diaoul touellet,
gant beg e c'hoaf, az peg dindan da vronn, ampart,
ha da holl wad benniget oc'h en em goll...

A dreuz menez, ha menez yen,
Gwelomp Meir, he fenn war eur goubenner
oc'h astenn lec'h etre peb ene hag an ifern.
[Da] zouar ifern biken ne daio
an hini a ouezo hag hel lavaro [ar bedenn-mañ]
teir gwech kent kousket.
Biken ne raio gwall-huñvreal droug d'ezañ.

Troet diwar ar c'hembraeg gant
Gw. BERTHOU-KERWERZIOU (1940).

RÉCIT BARDIQUE

(extrait)

GLENMOR

Si vous croisez au loin en mer occidentale
la proue des vaisseaux couleur de sang
n'oubliez jamais que le noir de la voile
salue tous nos morts au large d'Ouessant

Si vous croisez au loin en terre occidentale
les fantômes d'un passé qui fut grand
gardez-vous bien d'en rire, tous reviennent
en morte Bretagne chasser le Franc

Bonnes gens est-il grande détresse
à ne voir ici-bas qu'ombre du passé
tant est bon le feu qui se dresse
sur le front de l'enfant, et de liberté
nous bâtirons cathédrales
en pierres que béniront nos dieux
bonnes gens est-il aurore assez pâle
pour faire le demain que bâtissaient les vieux

J'en appelle aux chemins
que l'on dit bien trop vieux
j'en appelle au destin
dites-moi que la guerre est un jeu
j'en appelle aux soldats
de bravoure et fierté
j'en appelle au combat
dites-moi si le monde est gardé
j'en appelle aux vaisseaux
que l'on croise au soleil
j'en appelle aux drapeaux
qui labourent le ciel
et signerai de sang
toute gloire et fierté
pour qu'au fil des ans
nous reviennent nos libertés...

ITRON VARIA AN NAPALM

AN TOUSEG

(War don " Kevin Barry ")

Kinniget d'an Ao. Spellman.

*Itron Varia ar Bed Nevez
Itron Varia al Ludu
Pebezh gastaj e-barzh ho palez.
Petra a ziouganit-hu ?
Itron Varia ar Yankied
Rouanez Santel ar Frankiz
Betek re dija o deus kiet.
Truez evit ar Vietnamiz.*

*Itron Varia Los Angeles
Itron Varia an Den Gwenn
Pe liv a zo gant dremm an aelez ?
Lincoln Rockwell a zo laouen.
Itron Varia ar Seizh Kurun
Itron Varia leun a wad
War hoc'h aoter, na pebezh rukun
Ho kirri-nij a ra berzh mat.*

*Itron Varia ar Bed Kristen
Itron Varia an Dollar
Rosterez balc'h kroc'henoù melen
En hoc'h iliz pebezh safar.
Porzhier euzhus ar Bed All
Sklerijennerez Bartholdi
Itron Varia an Tangwall
Nann
N' ho saludan ket Mari.*

TUD

AN TOUSEG

(War un ton gouezelek a Vro-Skos.)

*Bez a zo tud war a larer
A gar luc'h gouez ar c'hlezeier
Bez a zo tud a zo bouzar
Da gement galvadenn trugar
Bez a zo tud a wel gant f'rom
Bannieloù balc'h ' barzh ar gwad tomm
Bez a zo tud a gav dudi
Gant nijadegoù ar brini.*

*Evit aerouant an Drouklazh
Piv a vo kroazstaget arc'hoazh ?
Pe vezo gwenn pe vezo du
Ar gwad avat a vezo ruz.
Pennfollet gant tan ar brezel
Na teñval ez eo deut ho sell
M' eus ket avi eus ho kalon
Marc'hegerien aet da laeron.*

*Tud a enor a uhelvenn
C'hwezhet divent gant lorc'h o gouenn
Hag a lazhe a galon skañv
Ma'z eo kromm e fri, o nesañ.
Di'forc'h a zo 'tre den ha ki.
N' on ket douget d' ar c'hasoni
Nemet koulskoude drouk a vagan
Hag eus an dud-se me ra chas klañv !*

TOUSSAINT

EVEN GWALEREG

*Sur quatre tombes blêmes
Quatre fous de Bassan
Pleurent les chrysanthèmes
D'antan*

*L'encens qu'irise le vitrail
Rit aux yeux de l'enfant de chœur.
Hors des lèvres du vieux lecteur
Qui tremble sur sa chaise à bail
Les mots s'échappent en buée.
Luttent les répons inaudibles
Contre d'anciens versets muets.
L'enfant de chœur hurle la Bible.*

*J'ai froid aux pieds.
Messe affolante !
Je veux crier
Mon épouvante.*

*Le glas sonne. Il y a trois mois,
Le glas sonnait et j'écrivais
Un poème triste et noir. Moi,
J'étais gai, heureux. Il pleuvait
Et le soleil noyait mon cœur.
Aujourd'hui le ciel bleu frissonne
De nuages. Douce fraîcheur
Je suis accablé. Le glas sonne.*

Toussaint 1961.

COLÈRES

X. GRALL

C'est à désespérer. Nous voulons tous une Bretagne libre, intègre, douée de sa voix propre, bref nous portons tous notre nation en nous et nous nous mangeons entre nous, nous accordant un privilège de requins, nous autres qui sommes dans l'ordre matériel, des pauvres.

Un mot sévère, et peut-être maladroit, sur le M.O.B. et me voici l'objet d'insultes. Un trait sceptique sur l'U.D.B. et, je le sais, je me serais vu de même voué aux géhennes. Il n'y a pas une Bretagne aujourd'hui, il y en a cent, mille. Autant, sans doute, qu'il y a de militants sous nos bannières. « Qui peut compter le sable de la mer », est-il écrit dans l'Ancien Testament. Qui peut compter le nombre de Breiz ?

Je ne parle pas des multiples publications, des associations diverses qui ont la fâcheuse habitude de s'envoyer des coups de pied quelque part dans le plus aimable des jabadaos. Diaspora de la diaspora. Dispersion de la dispersion. Ce serait à pleurer si nous n'avions mieux à faire : à crier. Et à nous organiser.

Soyons francs jusqu'au bout. Nous avons le droit de croire qu'Ar Vro est dans l'ordre culturel la publication la plus valable, par sa vigueur et par son ouverture au monde. Ne faisons pas tous notre petite schizophrénie dans notre coin. Ou bien alors, appelons le psychanalyste qui nous enverra prendre de l'air. Je dis que critiquer cette revue, par principe, par une sorte d'envie secrète, ou parce qu'elle tente d'ouvrir ses colonnes à toutes les tendances du mouvement, est à la fois stupide et injuste. C'est un détail. Il y a plus grave.

Je ne crois pas que nos efforts se trouvent un jour couronnés de succès, s'ils ne s'entourent d'un minimum de compréhension mutuelle, et d'*unité* dans ce qui fait notre revendication, nos espoirs et nos rêves. La vérité est que la constitution d'un Front politique est devenu pour la Bretagne de la plus grande urgence. Il faut impérativement rassembler sur un programme minimum commun et sur le seul concept de *nation*, les clans, les familles et les tribus. Tout le reste est stupide, boy-scout, folklore et échec. Les sigles bretons, ça fleurit partout. On fait des pissenlits quand il faudrait planter haut, rigide et droit, un chêne. On se critique dans nos caboulots et dans nos coulisses, mais nous serions avisés de nous donner la main sur le devant de la scène. Nous passons notre temps à nous insulter de clocher en clocher quand nous avons un temple à bâtir. Nous sommes dès gaspilleurs. C'est trop bête, à la fin.

Il n'y a qu'un seul combat qui vaille la peine d'être livré : celui qui nous restituera à nous-mêmes. Au lieu de cela nous nous écorchons de banderilles. Grande plaza : olé ! Mais la bête qui agonise c'est la Bretagne.

Nous faisons une inflation d'amertumes quand il faudrait nouer une gerbe d'énergies. Une politique de concierges. Ma parole, serions-nous donc encore colonisables ? La baraque est en train de brûler, nous sommes dedans, mais nous nous disputons quant au fait de savoir quelle fenêtre il faut ouvrir. Et pourtant que de pompiers parmi nous ! Diable : ils ont la recette du sauvetage, toute trouvée, imparable, merveilleuse : l'Europe ici, le communisme là, le schlague plus loin. Mais nous attendons toujours l'échelle et nous brûlons.

Un parti politique, un seul, une revue intelligente et un hebdo baraqué à défaut d'un quotidien et bien des perspectives s'ouvriraient à tous.

Nous serons une force quand nous serons droits, durs et LIN...

DOCUMENTS

LA DESTRUCTION POLITIQUE DE LA BRETAGNE (1789)

Sous ce titre, nous donnons deux documents d'un intérêt historique indiscutable. Le premier expose, sous forme d'un résumé établi à partir de différentes déclarations faites à la tribune de l'Assemblée Nationale, les raisons pour lesquelles le territoire français fut divisé en départements. Le second est un discours prononcé le 5 novembre 1789 par Pellerin, avocat et député de Nantes : alors que l'autonomie bretonne n'existait plus depuis trois mois, il fut le premier dans l'histoire à en réclamer le rétablissement sous une forme renouée. Nous nous devons de citer in extenso les paroles qu'il prononça, en hommage au geste méconnu de ce lucide compatriote.

Inutile d'ajouter que si les arguments développés dans le premier de ces textes entraînent les conséquences que l'on sait, les mots de Pellerin n'eurent aucun écho dans l'Assemblée française.

Le " *Moniteur Universel* ", n° 79, du 29 octobre 1789

Résumé des travaux de l'Assemblée Nationale « sur la nouvelle division du royaume, le système de la représentation nationale, l'organisation du corps législatif, et l'éligibilité des citoyens aux fonctions publiques ». Le *Moniteur* expose les raisons pour lesquelles une nouvelle division du royaume était indispensable :

« La surface du royaume était depuis plusieurs siècles morcelée en tout sens, et d'autant de manières différentes qu'il y avait dans l'Etat de régimes ou de pouvoirs différents. On la divisait en provinces, dans l'ordre politique ; en gouvernements, dans l'ordre militaire ; en généralités, dans l'ordre administratif ; dans l'ordre ecclésiastique, en diocèses ; et dans l'ordre judiciaire, en bailliages ou sénéchaussées, et en ressorts des parlements. C'était bien pis encore dans l'ordre des contributions : ce serait fatiguer inutilement l'attention que de s'arrêter à cette inépuisable et fastidieuse nomenclature.

« Ces antiques divisions, qu'aucune combinaison politique n'avait déterminées, et qui n'avaient aucune proportion entre elles, ni sous le rapport de la population, ni sous celui de l'étendue du territoire, ne pouvaient servir de base à une opération dont l'objet était non seulement d'établir une représentation proportionnelle, mais de rapprocher l'administration des hommes et des choses, et d'y appeler le plus grand nombre possible de citoyens, afin de porter sur le champ au plus haut degré les lumières et l'esprit public, c'est-à-dire la véritable force et la véritable puissance.

« D'autres considérations aussi pressantes ne permettaient pas de conserver l'ancienne distribution du royaume en provinces. En effet, il paraissait à craindre que des hommes pervers et ambitieux ne profitassent de l'effervescence générale et de la désorganisation momentanée de tous les pouvoirs, pour amener le démembrement et la dissolution de la monarchie, et entraîner les citoyens, par ces idées exagérées de liberté, dans un système de république fédérative que la

situation politique de l'Europe, la position géographique de la France, et surtout le génie et les mœurs actuelles de la nation, lui auraient presque infailliblement rendu funeste.

« D'ailleurs, après avoir aboli les prétentions et les privilèges, il n'était pas de la prudence d'en laisser subsister le germe dans l'Etat, par une division qui, les rappelant sans cesse, pourrait offrir la tentation et les moyens de les rétablir.

« Après avoir détruit toutes les espèces d'aristocratie, il ne convenait pas de conserver de grandes administrations dans lesquelles l'autorité serait nécessairement concentrée en très peu de mains, et qui pourraient se croire assez fortes pour entreprendre de résister au chef du pouvoir exécutif, et assez puissantes pour manquer impunément de soumission à la législature. C'était de plus une vue vraiment patriotique, que d'éteindre l'esprit de province, qui n'est qu'un esprit individuel ; de ramener à l'unité politique tous les membres de l'Etat, et d'en subordonner les parties diverses au grand tout national.

« Enfin, dans un empire aussi vaste, il était de la plus grande importance, pour l'uniformité de l'administration, la facilité de la surveillance et l'intérêt des gouvernés, d'avoir des divisions de territoire à peu près égales et d'une étendue calculée sur celle qui convient au plus favorable exercice des différents pouvoirs. »

Séance de l'Assemblée Nationale du
5 novembre 1789

Discours de M. Pellerin, avocat à Nantes, député de la sénéchaussée de Nantes.

« La province de Bretagne, dont j'ai l'honneur d'être un des représentants, consentira très certainement au nouvel ordre politique et civil que l'Assemblée nationale établira pour la prospérité du royaume ; mais, très probablement aussi, cette province ne consentira que très difficilement à perdre ses États, plus anciens dans l'Armorique que l'établissement des Francs dans les Gaules, et à partager leur administration en cinq, sept ou huit administrations supérieures également principales.

« A ces mots d'États et d'États de Bretagne, je vous prie, messieurs, de ne pas croire que je réclame pour la conservation des assemblées bretonnes, qui depuis deux siècles étaient devenues le fléau de cette province.

« Des assemblées prétendues politiques, dans lesquelles la noblesse entrait individuellement pour dominer sur deux millions d'hommes représentés par quarante-deux députés qu'ils n'avaient pas même la liberté de choisir, étaient des assemblées non pas administratives, mais oppressives ; non pas protectrices, mais destructives de la liberté des peuples : les Bretons ont attaqué l'administration de leurs États, et ce colosse, élevé par le despotisme de l'aristocratie, est tombé en pièces ; il ne se relèvera jamais.

« Mais, si je suis loin de redemander des États d'une constitution aussi vicieuse, je n'entends pas dire qu'il n'en faut plus en Bretagne ; qu'une administration provinciale y serait dangereuse ; qu'il faut anéantir cette unité de régime, pour lui substituer une multitude de régimes particuliers et indépendants de toute autre surveillance que de celle de l'Assemblée nationale.

« Indépendamment de cette longue habitude où est la Bretagne d'avoir une administration commune à toutes ses

parties, et à laquelle elle ne renoncera pas tout d'un coup sans y avoir été préparée par le temps, par l'expérience, par les effets nécessaires de sa nouvelle situation respectivement à la France, cette province a de grands besoins qui exigent de grandes ressources, et ces ressources n'existeront plus dans un état de division qui isolera chaque partie détachée du tout, qui rendra les divers départements de cette grande corporation ainsi morcelée, étrangers les uns aux autres.

« La Bretagne a des dettes immenses : si elles sont réparties entre les cinq ou sept départements qu'on voudra lui donner, il y en aura plusieurs qui ne pourront pas acquitter leur contribution sans une gêne effroyable : il faudra donc que l'État s'en charge, et peut-être que l'intérêt de la province, que celui de ses créanciers s'opposent à cette libération apparente dont on voudrait se servir ensuite pour étayer une surtaxe dans les contributions de cette province à la masse générale des impôts, ou pour la grever d'un impôt qu'elle ne doit pas connaître.

« La Bretagne a des travaux publics considérables à supporter, auxquels l'expose sa situation sur la mer ; des quais et ports, des ponts et chaussées ; sa navigation intérieure, son commerce, les encouragements qu'il demande, les débouchés nécessaires, les grands chemins, tous ces objets également importants demandent une administration générale : divisez la province en cinq ou six départements ; les uns seront en état de fournir aux dépenses qui leur seront relatives ; les autres n'en auront pas la faculté, et dès qu'ils seront étrangers les uns aux autres, aucun de ces départements ne voudra venir au secours d'un autre département ; ainsi une partie de la même province sera dans une situation florissante pendant qu'une autre sera dans un état de négligence et d'abandon : une administration commune prévient un pareil désordre, elle porte partout ses regards ; et lorsqu'elle est également juste, toutes les parties du territoire qu'elle régit sont également traitées, également favorisées : les besoins sont satisfaits là où ils existent réellement ; le canton qui réclame est assuré de trouver des secours qu'il ne se fût jamais procurés, s'il eût été livré à ses propres ressources.

« Enfin, messieurs, lorsque vous aurez établi l'impôt et réglé sa répartition, sans doute que vous laisserez à chaque province le soin d'en faire l'assiette et la levée, selon ce qui conviendra le mieux à ses intérêts, à son genre de production

ou d'industrie ? Et comment se ferait dans la Bretagne une assiette uniforme ? comment se ferait une perception régulière ? à qui les contribuables porteraient-ils leurs plaintes, avec la confiance de trouver dans leurs juges, même poids, même mesure ?

« Des administrations séparées et respectivement principales, comme respectivement indépendantes, introduiraient dans la même province une confusion de règles et de principes qui établiraient entre les contribuables une inégalité de traitements souverainement injuste, et entre les administrations elles-mêmes des rivalités dangereuses pour l'ordre public de la province.

« J'ajouterai pour ce dernier trait à ce tableau, que je ne fais encore que crayonner, que si la France veut exposer les provinces, qui jusqu'à présent ont pu opposer une résistance courageuse aux entreprises des agents du pouvoir exécutif, à perdre peu à peu cette force qui a si utilement servi la nation elle-même, il n'y a qu'à morceler les provinces d'Etats, et surtout la Bretagne ; bientôt chaque département deviendra successivement la proie d'un pouvoir qui aura toujours assez d'étendue pour gêner les administrations, et assez de moyens pour les vexer quand il voudra.

« L'Assemblée nationale subsistera. Oui, messieurs ; mais ce corps législatif entrera-t-il dans tous les détails d'une administration devenue minutieuse par la multiplicité extrême des corps administratifs ? Qu'il donne aux provinces de l'énergie, ou qu'il conserve du moins à celles qui en ont cette force politique, cette ressource puissante qui a préparé le bonheur de la France, et à qui peut-être elle en devra la consommation.

« J'ai entendu dire qu'il y avait lieu de craindre d'établir des corps administratifs assez forts pour entreprendre de résister au chef du pouvoir exécutif, et qui puissent se croire assez puissants pour manquer impunément de soumission au corps législatif.

« Cette crainte est chimérique, messieurs ; quelque considérable que puisse être une administration de province, elle ne sera jamais en état, quand elle oserait le tenter, de résister à l'autorité légitime du pouvoir exécutif, et de se soustraire aux volontés de la nation entière.

« Un autre a dit, messieurs, qu'après avoir aboli les prétentions et les privilèges des provinces, il serait imprudent de laisser subsister une administration qui pourrait offrir des moyens de les réclamer et de les reprendre.

« Mais en quoi consistaient les privilèges de quelques provinces, et entre autres de celle de la Bretagne ? Dans la délibération sur les lois et sur l'impôt : voilà quels étaient les principaux privilèges de cette province, si l'on peut qualifier de privilèges ce qui était droit et franchise naturelle, ce que la nation recouvre elle-même aujourd'hui, et ce que la Bretagne n'a abandonné que parce qu'elle exercera, de concert avec la nation, ces droits essentiels à tout peuple libre.

« Ils sont donc abandonnés ces prétendus privilèges. Oui, messieurs, la Bretagne est soumise à vos sages décrets, et sa soumission ne peut jamais être ni altérée, ni affaiblie par l'effet d'une administration étrangère à l'exercice de ses anciens droits.

« Mais enfin, l'esprit de province n'est-il pas nuisible ? Oui, quand il s'exerce sur des prétentions particulières ; et, encore une fois, il n'existe plus de prétentions de cette espèce ; l'esprit de province est aujourd'hui l'esprit national, puisqu'il n'existe plus de véritable autorité que dans la nation, et que je ne réclame pour ma province qu'une administration subordonnée à la nation, et sous la surveillance continuelle et immédiate de l'assemblée permanente qui la représentera.

« Je demande donc pour la Bretagne, en tous cas, au nom de mes commettants, que les administrations de départements qui y seront établies ressortissent à une administration supérieure et principale, dont l'Assemblée voudra bien régler l'organisation d'une manière convenable, laquelle administration correspondra immédiatement avec l'Assemblée nationale. »

Le premier de nos documents en breton (auxquels nous n'avons fait d'autre changement que de souligner certaines phrases, sans nous occuper de l'orthographe) est l'article d'adieu de l'abbé Perrot à la revue Feiz ha Breiz. Le second, extrait également de Feiz ha Breiz, nous a paru un de ces récits à relire, et qui tirent leur importance de ce que leur auteur ne sait pas pourquoi, mais sait très bien comment il sent ce qu'il sent.

KIMIAD AN AOTROU PERROT

A-raok ar brezel 1914-1918, e oa eur blijadur kas *Feiz ha Breiz* endro : ne veze gwerzet nemet daou wenneg hag e c'helled en em denna. Goude ar brezel a rivinas ar vro a-bez, ar paper a deuas dioc'htu da veza seiz gwech keroc'h eged er bloavez 1914 ; lakaat a rejomp hor *Feiz ha Breiz* pemp gwenneg ar pezh, er bloavez 1919, c'houec'h gwenneg, er bloavez 1920 ; dek, er bloavez 1923 ; daouzek, er bloavez 1926, hag an traou o keraat atao e voe ret d'eomp e lakaat pevar real er bloaz 1927 ; adalek neuze betek ar bloaz 1936, an traou a jomas kompezik a-walc'h, met neuze, gant lezennou nevez labourerien kêr, pa ne oa ket ês keraat ken hor c'helaouenn e rankjomp egile ; me a oar 'vat hon divije gallet keraat, met penaos rei da gredi da dud a zo ne dalv mui nemet 8 santim ar pezh a bevar real !

Koulskoude, ma hon devoa poan o veva, — hag eus 48 pajenn er miz, hep konta ar golo, koueza da 40, er bloaz 1936, da 32, er bloaz 1937 ha da 16, e miz mae 1937.

E c'hellit kredi, dre ma kerae kouls ha dre ma tisterae, e welemp hol lennerien ouz hon dilezel an eil goude egile. Doue 'oar pegement, — gand an traou o keraat dalc'h mat, hon devoa muioc'h a boan c'hoaz gand an niver re vras a gelaouennou nevez a ziouane, bep bloaz, en dro d'eomp ; pep urz menec'h a venne kaout e gannadig, koulz ha pep parrez hag o veza ma 'z eo bihan niver ar re a lenn brezoneg,

p'eo gwir n'hen desker ket er skol, eo ês kompren e veze, dalc'h mat, an dienez e kef *Feiz ha Breiz*.

Ar c'hazetennou pemdeziek, e Frans, en deiz a hizio a deu da bevar real ar pezh d'o ferc'hen : Herri Kerilis eo hen anzave, en deiz all, ha n'heller o gwerza nemet dek gwenneg ; anat eo d'eoc'h eta e rankont kaout skor eus eun tu bennak ha n'eo ket eun nebeud bihan eo !

Daoust d'an trubuillou a deue d'eomp eus perz an traou o keraat pe eus perz ar c'helaouennou o stankaat em bije gallet kenderc'hel — rak niver prenerien *Feiz ha Breiz* ar re vras, a zo atao kement ha ma oa pa gemeris ar stur, etre 1.500 ha 1.600, er miz, — anez ma welan samm ar bloaveziou hag an tamallou o rei da anaout eo mall d'in rei va c'harg d'eun all. Dont a raer da skuiza o klevet atao an hevelep prezeger, o lenn atao an hevelep skrivagner, o c'houzanv atao an hevelep rener : eun all yaouankoc'h hag a gavo harpou nevez a zalc'ho sounnoc'h banniel *Feiz ha Breiz* en e zav : tri bloaz ha daou ugent en devoa p'oun kroget ennan hag her c'haset em eus d'e bemzek vloaz ha tri ugent. Goulenn a ran ar c'hras, ouz Sent Breiz, evid an hini a deuy war va lerc'h, da gaout nebeutoc'h a skoilhou, war e hent, ha d'hen lakaat da dizout e gant vloaz.

Lezel a ran *Feiz ha Breiz*, henvel ouz eur *Feiz ha Breizh*, gand e ziou bajenn ha tregont, dre ma 'm eus kavet e Moulerez Kreisker Kastell-Paol, moulerien ha n'eo ket ret d'ezo plega da lezenn diboell an daou ugent eur labour hepken er zizun.

Daou ugent vloaz a vezo d'ar 25 a viz mae a zeu (1939), e voe savet e Landerne Urz *Feiz ha Breiz*, gand eun nebeut tud vat hag a gare ar brezoneg, en o fenn, an Tad Kaourintin ar Gwenn, eus a Gerveneat, an Aotrou 'r Rusquec, eus ar Merzer, an Aotrou Duk, eus a Vontroulez ; evit rei da anaout o menozioù, en dro d'ezo, e savjont eur gelaouenn hag e rojont d'ezi, gand aotre an Aotrou Kerangal, hano ar gazetenn vrezonek *Feiz ha Breiz*, ne veze ket moulet ken, pemzek vloaz a oa !

Ar gelaouenn-se a oa savet evel m'her gweler merket war golo holl niverennou ar bloaz 1900 : da genta, evit lakaat ar brezoneg er skol ; d'an eil, evit skigna leoriou brezonek dre

ar vro ha d'an trede, evit rei dourn d'ar re o devoa c'hoant da studia ar brezoneg. Er bloaz 1907 e voe goulennet ouz ar Rener nevez, an A. Cardinal, ma teurvesje lakaat e gelaouenn da labourat ivez war dachenn ar Feiz.

Eun degemer mat a voe graet d'ar goulenn-se ha beleien a voe karget eus al lodenn Feiz en dra ma fizied ennon tachenn Breiz, penn-da-benn : e miz ebrel 1911 e kemeris stur ar gelaouenn eus a dre douarn an A. Cardinal. Eun all en divije graet gwelloc'h egedon, met hen anzav a ran-tachenn Feiz n'eo ket bet dilezet hag al labour boulc'het gand izili Urz *Feiz ha Breiz*, er bloaz 1899, a zo bet kendalc'het ; ar brasa rann-galon am eus, en deiz a hizio, eo gwelet n'em eus ket gellet e gas da benn, mat a-walc'h.

Ha koulskoude, n'eus ket da lavaret nann, ret eo d'eomp kaout eur brezoneg skrivet hag unan hepken ha skrivet atao en hevelep doare ha da bep hini, goudeze, d'hel lenn ha d'hen distaga, hervez giz e gorn-bro : anez emamp koll. Klasket em eus rei da gompren d'am lennerien ar pez en deus klasket ivez an Aotrou Trehiou, eskop Gwened, rei da gompren d'e genvroiz, pa lavare :

« A ! pe da vare e splanno an deiz a c'halvomp pell 'zo,
« deiz an emgleo gwirion etre Goeloiz, Tregeriz, Leoniz,
« Kerneviz, Gwenediz, pa vo eun doare hepken evit an holl
« Vretoned da skriva, da lenn, da gomz, da brezeg, da gana
« ar brezoneg !

« Breiz-Izel n'eo ket bras a-walc'h, nak he bugale stank
« a-walc'h dre ar bed, evit kaout daou pe dri stumm dishenvel
« da reiza hor yez koz. Ma reomp, a bep tu, eur gammedig
« e vo startoc'h an unvaniez... Plijet gant santez Anna, hor
« Mamm garet, a gomze ken flour da Nikolazig, dastum an
« holl Vretoned dindan he mantell alaouret ! »

Gwella-ze, ma teu ar Rener nevez a-benn da zegas war dachenn ar yez skrivet an emgleo n'am eus ket gellet degas va-unan ; graet em eus, en eun amzer eus ar re ziesa, gand an harpou am eus kavet, ar vad am eus gellet ha ne c'houlennan nemed eun dra : gwelet re all oc'h ober gwelloc'h !

Ha breman, p'oun degouezet e penn va ero, n'oun ket evit kuitaat an dachenn em eus labouret warni epad daou vloaz ha tregont heb ober eur zell war va lerc'h hag e welan ac'han ar skrivagnerien am skoazelle gwechall : Mari Anna Abgrall, an Tad J.-F. Abgrall, Job ar Bayon, Philomena Cadoret, J.-F. Caer, Eujen Coroller (Gweltas), Emil Ernault (Barz ar Goued), Loeiz ar Floc'h (Stourmer), Lan ar Goff (Alan Yann), Loeiz ar Guennec (G. P.), Germen Horellou (Bleiz Nevet), Y.-V. Kervarrec (Pintig Pagan), Jann Malivel, Yann Loeiz Mayet, Fanch Mazeas, Glaoda ar Prat (Pluenzir), Paul Queguiner (Paotr Gwite), Yann Roudot (Mel-oc'h-Dir), Mikael a Rusunan (Turzunell Breiz) ha Yann Uguen : tremenet int o ugent : Doue r'o fardono !

Lezel a ran war va lerc'h, ugent skrivagner all hag a zo gouest da harpa c'hoaz *Feiz ha Breiz* : an Dimezell M. a Gervenguy ; an Aotroued E. Berthou, L. Bleunven, H. Caouissin, Olier Chevillotte (Al Labourer), Jalm Conan, A. Conq (Paotr Treoure), L. Dujardin (Ar Medesin), J. Fichoux, Yv. ar Floc'h, J.-F. ar Goff, Yeun ar Goff, Y.-L. Helgouac'h, A. Herry (Lan ar Bunel), J. Kerrien, an Tad L. Malgorn (Yann Gostarreun), Y.-L. Mear, E. ar Moal, V. Seité (Filhor sant Erwan), F. Vallée (Abherve).

Doue hepken o faeo, evel ma oar hen ober, evid ar skoazell o deus roet d'in, int-i ha kement hini en deus harpet *Feiz ha Breiz* em amzer, pe evel mouler, pe evel gwerzer, pe evel prener !

Doue ra viro Breiz, gant he feiz hag he yez, rak hep brezoneg n'eus Breiz ebet, da virviken !

Scrignac, d'an 30 a viz meurzh 1939.

Yann-Vari PERROT.

VENJANS YANN WICHAOUA

(Kontadenn Wirion ar Brezel 1939-1940)

Beza ez eus komzou hag a ra eur merk ken doun e spered an den m'en deus bec'h an amzer o tont da gaout galloud warno ; ar bloaveziou, levenez ha poaniou ar vuhez, a deu d'o bunta e penn pella an empenn, e lec'h ma vezont henvel ouz leoriou koz eul levraoueg, goloet bep an tammig, gant ar bouldrenn ha kuzet dindan ar wiskamant skanv-se, met ken skanv, ma vez dibradet ha kaset kuit gant an distera c'houezadenn.

Evel-se, ar c'hleier o strewi war an douar ar c'hanv hag an enkreiz, en eur c'hervel ar wazed d'an armou, a voe ar c'houezadenn a lakeas sonjou koz Yann Wichaoua d'en em zispac'ha.

Epad e amzer zoudard oa. Eun tammik mezek ha trist, dre natur, n'oa ket rouez e welout gourvezet war e wele, oc'h hunvreal. En em zantout a rae ken harluet er c'hazarn-se eus tro ar gêr-benn, etouez kamaraded hag a oa dishenvel krenn dioutan, boazet ma 'z oant eus eur vuhez a blijadur, ma n'oa ket a zizurz, hen hag a veve betek neuze eur vuhez a labour, a beoc'h hag a emgleo, e ti e dud, en eur verouti e traon Kerne.

E petra ec'h hunvree en abardaez-se ? En e barkeier glasvezet ? E kontadennou e vamm goz ? E poaniou e dad hag e vamm a jome ganto, breman, e lod labour da ober ! Pe er pardonioù drant ha kristen, war eun dro, e lec'h ma kave ar blijadur da rei an dourn d'e vuia karet a ouie, evel heol-sav miz mae, mousc'hoarzin eus eur mousc'hoarz seul goantoc'h ma oa fresk hag eun tammik mezek ?

An traou-se holl, marteze, en em veske en e spered ; n'her gouie ket mat a-walc'h. Met ar mousc'hoarz goapaüs-se a welas o para warnan pa zegouezas d'ezan sevel e zaoulagad leun a zaerou ! Mousc'hoarz goapaüs ? Mousc'hoarz droug kentoc'h !

O ! nak e kavas pounner ar zell-se ; karet en divije gellout teuzi dirazan.

Ha ne ouezas nemet ruzia betek e ziouskouarn, ma kredas e oa an tan en e benn, ar pezh hel lakeas muioc'h c'hoaz da goll troad. Ha rankout gouzanv neuze, dic'halloud ma oa da respont, ar c'homzou flemmus-man :

— « A ! paourkaez Gwichaoua ! Me ' garfe gwelout pe seurt penn a rafes er brezel ! »

Aes e vije bet d'ezan respont d'ar paotr gall-se, goapaer ha kris, e vije ret neuze kaout brezel ha d'ezan mont d'ar brezel e-unan, met ar rusder war e dal, an aoun da zegouezout adarre gant ar zell fall-se a reas d'ar c'homzou mervel war e vuzellou hag e boan ne oa hi nemet dounnoc'h.

— « Me ' garfe az kwelout er brezel ! » a venne lavarout : « Me ' garfe gwelout pegen bras aoun az pezo dirak an enebour, te ha ne c'helles ket sevel da zaoulagad war ma re me ! »

Ha, breman, setu deuet ar brezel. Ha Yann a hunvree e tegoueze gant Marsel Brisset (hennez oa hano ar " c'hama-rad " soudard, pa ranker lavarout kamarad) hag e stlape ar gerioù-man d'ezan en e c'henou :

« C'hoant az poa d'am gwelout er brezel ? Laouen e c'helles beza breman eta ! »

Venjans ha n'oa ket eun droug bras enni, sur a-walc'h : sonjal a rae en divije dizammet e spered, drezi, koulskoude.

Ha setu ma lakeas ar blanedenn Yann ha Marsel da zegouezout adarre en hevelep rejimant hag en hevelep strollad, e deizioù kenta ar brezel, ha ne ouesfont, oc'h en em gaout, nemet starda an dourn an eil d'egile.

Tro ar rejimant a deuas da vont war harzou an Alamagn da ober ar ged.

Ar goanv a oa deuet, kriz ha yen da strewi ar boan en dro d'an trancheou, ha goude, an nozioù tenvall ma vezer enno

atao war c'hed da veza kelc'het gant an enebour a zegase bemnoz unan bennak eus e baotred taera da ober troiou en hol linennou.

Eun dervez, setu ma teu ar peziou-kanol d'en em lakaat da dufa warnomp.

Marsel Brisset bet o kerc'hat ar zoubenn a zegoueze war wel d'an trancheou pa gouezas ar boulou kenta.

Baoum... baoum... baoum... Ha goude eun ehan. Yann Wichaoua a zavas e benn hag a zellas : na soubenn, na den ebet ken !

Hag adarre tri daol : Baoum... baoum... baoum... Bodou ar gwez er c'hoad, a yae a dammou ; an drailhachou a c'houitelle hag eun harp adarre. Yann a gredas klevout klemmou mesket gant trouz an obusiuo o strinka. Enkrezet evit an hini a deue gant ar zoubenn ha ne wele ket, ne zelaoue mui e aoun e-unan. Amzer d'ezan d'en em zerc'hel prest da lammat er maez, e droad war bazenn an diri douar hag e zourn peg en eur wrizienn hag adarre tri daol hag eun tammig ehan. Ha Yann, en eul lamm er maez. D'an daou lamm yut e redas evit mont d'en em lezel da goueza tost d'al lec'h ma oa degouezet Brisset betek ennan ; amzer d'ezan d'en em blada hag e strake tri daol all.

Marsel Brisset a a eno evel unan maro, hanter guzet en erc'h. Pa davas an teir strakadenn, Yann a grogas er c'horf difinv ha goude eur redadenn foll en em laoske da goueza en douarenn hag e chache gantan e gamarad en devoa laosket da goueza war ar ribl. Kerkent e strake an traou adarre hag evelse epad tost d'eun hanter eur ; evel eun dourer kriz, ar pezh kanol a daole e zir a-wechou tost, goude e pellae evit tostaat endro, oc'h heuil linenn an trancheou. An tammou dir a strinke a-uz pennou ar zoudarded a en em c'hrae bihan, en o zoull, met an dennadeg a skoe eun tamm re hir ha diouallet e oant diouz ar strinkadennou gant kleuz an douarenn ha n'o devoe droug ebet. Brisset e-unan, daoust ma oa kouezet boloujou nepell dioutan a oa dibistik ; ar spont hepken en devoa e lakaet da goll e anaoudegez.

Warlerc'h an drailh, al levenez da veza en em dennet ken brao-se a reas d'ar baotred c'hoarzin endro ha debri a rejont ar pezh na oa ket aet da goll eus ar zoubenn : Marsel hepken ne zebras tamm.

Ha Gwichaoua a sonje, en despet d'ezan, en digarez vat hag evel aozet a ratoz evitan da gemerout e venjans. Pebez c'hoari evitan konta d'ar baotred all ar c'homzou flemmus bet taolet d'ezan eun nebeud bloaveziou kentoc'h gant an hini ma oa o tont eus beza savetaet d'ezan e vuhez, marteze, rak piou en divije gellat lavarout ar pezh e vije deuet da veza ma vije bet laosket war an douar noaz ?

Nann ! Yann, evel m'en devoa dalc'het evitan e-unan ar boan graet d'ezan, gwechall, gant komzou Brisset, ne fellas ket d'ezan trenka ar joa da veza rentet ar vad evit an droug.

Mat a reas, rak en noz warlerc'h, etouez ar gwez diskourret gant an obusiuo, pa gemeras ar gward, e santas e galon ken skanv kement a beoc'h a oa, en e spered, ma ne oa bet morse eurusoc'h en e vuhez.

En arme, d'an 30 a viz Meurz 1940.

Yann WICHAOUA

REVUE DE PRESSE " RÉGIONALISTE "

- **L'heure de vérité pour l'expansion régionale** — Joseph Martray.

...Trois années perdues pendant lesquelles la situation de l'emploi s'est considérablement aggravée. Mais nous allons voir maintenant si les tranches régionales vaudront réellement une loi-programme, si elles apporteront à nos régions le soutien financier qui leur a fait défaut jusqu'ici pour entreprendre une véritable modernisation de leur infrastructure.

Voilà le problème de ce premier semestre de 1966. Quelle sera la dimension de l'enveloppe financière ? En ce qui concerne notre propre région, quelle sera l'attitude de la C.O.D.E.R. de Bretagne si cette enveloppe est trop réduite ?

...Il paraît exclu en tout cas que notre C.O.D.E.R. puisse cautionner une politique régionale qui serait en contradiction avec celle qu'elle a définie à l'unanimité dans son avis du 30 avril 1965. Car si elle acceptait de proposer une répartition de crédits globalement insuffisants, elle couvrirait elle-même cette insuffisance.

(*Ouest-France*, 22 mars 1966.)

- **L'évolution des CODER** — René Pleven.

En Bretagne : un vaste mouvement d'idées

Toutes les propositions que je viens de citer ainsi que les idées, les sentiments qu'inspire l'organisation privilégiée de la Région Parisienne, suscitent actuellement dans toute la province et notamment en Bretagne, un vaste mouvement d'idées d'un très grand intérêt, mais qui a besoin de se décanter et qui demande d'abord qu'on prenne clairement parti sur

certaines préalables tels que ceux-ci : est-il désirable d'introduire dans la vie de nos provinces, trois échelons de décision, les Municipalités, les Conseils généraux, la Région. Personnellement je redoute une hiérarchie d'une telle lourdeur dont la Sicile offre d'ailleurs un exemple assez peu tentant. En réalité, il faudrait choisir entre Conseils généraux et Assemblée régionale. Et si le choix se fait en faveur de celle-ci, il faut d'abord et auparavant réformer les finances locales, déterminer de nouvelles circonscriptions d'élections, car les cantons qui sont la base de recrutement des Conseils généraux, ont été fort peu modifiés depuis les grands phénomènes d'urbanisation des dernières années. Il suffit de mentionner ces problèmes, et il y en a beaucoup d'autres, pour montrer que leur solution ne peut être improvisée, qu'avant de toucher à la remarquable loi de 1871 sur les Conseils généraux, il faut être sûrs de ce qu'on mettrait à sa place. Or les problèmes que doivent résoudre les CODER, si on veut éviter une crise à cette heure de vérité qui va sonner, où chacune d'elles devant le contenu des tranches régionales, va être amenée à porter un jugement sur l'efficacité de son travail, où chaque membre de CODER va devoir se demander si les heures qu'il a données à l'institution ont eu quelque valeur, le problème dis-je est d'éviter des démissions, des départs, ou simplement des retraits sous la tente, qui diminueraient beaucoup la représentativité des CODER et compromettraient ce qui a été leur acquit positif : une certaine prise de conscience, d'ailleurs encore imparfaite de l'intérêt régional qui ne se confond pas avec l'addition des intérêts départementaux ou municipaux et aussi un début de pratique de travail en commun entre les représentants d'intérêts économiques et de groupes sociaux qui sont souvent séparés par des cloisons très étanches.

Sans que nous cessions de nous intéresser au problème à moyen terme des fondements d'une organisation régionale française, nous risquons d'avoir à faire face dans les six mois qui viennent à une crise morale au sein des CODER et la CODER de Bretagne, à la fin de son avis de Juin dernier, n'a pas manqué d'en signaler le péril aux Pouvoirs Publics.

Ma proposition pour l'immédiat

Ma proposition pour l'immédiat est donc que soit prévue, pour se tenir aussi vite que possible après les prochaines élections législatives afin d'éviter l'immixtion de toutes pré-

occupations politiques dans un problème qu'il faut prendre avec beaucoup de sérieux et d'objectivité, ma proposition c'est une réunion des Bureaux des CODER, autour du Délégué à l'Aménagement du territoire et du Commissaire général au Plan, réunion qui pourrait d'ailleurs, et ce serait excellent, être présidée par le Premier Ministre. Son objet serait de tirer, en commun, les conclusions des deux premières années de l'expérience, de chercher s'il est possible d'arriver à un accord sur un certain élargissement des attributions des CODER et sur des modalités de fonctionnement qui permettraient à celles-ci d'avoir une activité qui ne soit pas aussi intermittente qu'aujourd'hui, qui leur donnerait le moyen de jouer un rôle plus efficace, plus continu, dans l'élaboration du prochain Plan National, dans l'anticipation des grands problèmes qui se posent dans les régions et par conséquent dans la préparation des tranches régionales.

Sous le statut actuel, et bien que dans certaines régions, les préfets régionaux faisant preuve de libéralisme aient accepté que le règlement intérieur des CODER prévoit que celles-ci puissent émettre des vœux, il n'est pas prévu que les CODER puissent prendre l'initiative de certaines études et d'ailleurs cette lacune est dans la logique d'une organisation pour laquelle il n'a pas été prévu de moyens qui lui soient propres.

A mes yeux, les CODER sont donc des institutions de transition. Pour durer, pour qu'elles durent, il faut les faire évoluer sans imprudence mais avec continuité. A défaut de cette évolution le fait régional ne tarderait pas à déborder une institution aussi corsetée que le sont les CODER, nées des textes de 1964.

A mon avis le mouvement régional tend actuellement à changer profondément de nature. Il se nourrit moins de souvenirs historiques, de folklore, au sens le plus respectable du terme, moins de sentiments de communauté ethnique, mais il se manifeste de plus en plus comme le réflexe de défense des régions, contre l'hypertrophie de la région parisienne et sa toute puissance économique. Ce réflexe de défense est naturellement d'autant plus fort que l'économie des régions se sent plus menacée et que l'attraction de la région parisienne sur leur population et sur leur jeunesse est plus forte. Les régions ne s'attacheront aux CODER, ne s'intéresseront à leurs travaux, bref ne leur feront confiance que dans la mesure

où les CODER leur paraîtront efficaces et utiles. Sinon elles demanderont autre chose, et les membres des CODER aussi, et les unes comme les autres auront raison.

(Exposé fait devant l'Association des cadres bretons de la région parisienne.)

• Bilan de l'action régionale — André Passeron.

Si M. Pompidou, M. Joxe, ministre d'Etat chargé de la réforme administrative, et M. Olivier Guichard, délégué à l'aménagement du territoire, ainsi que quelques ministères techniques font preuve d'un esprit décentralisateur, il n'en est pas de même pour le ministère-clef, celui qui tient en définitive en main tout le développement régional : le ministère des finances, M. Debré, d'ailleurs, est en la matière un jacobin intransigeant.

Puisque, selon lui, « *diviser la France en régions, c'est provoquer une lutte permanente entre régions riches et régions infortunées* », et donner plus de pouvoirs aux assemblées locales constituerait « *un retour en arrière qui est la négation de la France* », il faut fixer une limite au développement régional pour qu'il « *ne prétende pas animer une politique particulière et distincte de celle de l'Etat* ». En effet, estime M. Debré, « *la centralisation est une arme de l'autorité, mais une arme au service d'un objectif supérieur qui est le renforcement de la nation* ». D'ailleurs le ministère de l'économie et des finances n'a toujours pas désigné son représentant dans les régions où ce rôle ne peut pas — en fait — être rempli par le trésorier-payeur général, aux compétences trop strictement comptables. M. Michel Debré a soutenu, il est vrai, depuis vingt ans une autre thèse, aussi défendable, celle de la réduction du nombre des départements à une cinquantaine, au profit desquels la décentralisation pourrait alors s'opérer sans danger pour l'Etat.

(Le Monde, 4 février 1967.)

• **La Région et le Citoyen.** — M. Le Lannou.

...Il est certain que ces dispositions traduisent une volonté de globalisme dans la politique de l'Etat : il faut ménager les chances d'un Paris capitale européenne et ne point laisser discuter le refus d'accepter la Grande-Bretagne dans le Marché commun. Elles expriment aussi — si l'on en croit M. Phlipponneau — la défiance du pouvoir à l'endroit des provinces toutes ensembles lointaines et agitées, comme cette Bretagne que désormais M. Debré n'invoque plus que sous le nom d'Extrême-Ouest. Cette politique a des appuis dans la haute administration, habituée aux commandements jacobins, dans le patronat, qui utilise à son profit des réels avantages accordés par les mesures de décentralisation et accepte la planification « en tant que commode étude de marché », dans les forces réactionnaires de province, enfin, c'est-à-dire le personnel politique d'un milieu rural conservateur, qui « se sent dépassé par les grands courants de la vie moderne » et reste attaché à son prestige local. Sur ce dernier point, M. Phlipponneau note avec bonheur que la résistance conservatrice s'appuie aussi sur le commerce traditionnel mis en difficulté par la concurrence des nouvelles formes que sollicite l'essor urbain. Ainsi, le pouvoir est en passe de triompher des obstacles. Devant son irruption formelle dans les débats et les œuvres de l'aménagement, les notables sont divisés. Beaucoup admettent, comme le V^e Plan, « la priorité à la compétitivité dont le contrepoint naturel est une sélection un peu plus sévère de certaines infrastructures moins immédiatement productives ». Ils accordent que la politique de développement régional doit faciliter, en l'orientant, la mobilité de la population active. La subtile entreprise de désarmement se poursuit en même temps que l'autorité s'affirme. Désormais, la cassure est faite, comme en témoigne l'éclatement du C.E.L.I.B. Mais le pouvoir tient les meilleurs arguments, aidant des maires et des conseillers généraux, donnant par sa propagande et ses distributions la preuve que l'aménagement peut avoir d'autres voies que celle de la libre animation régionale, et qu'une gauche anti-gaulliste n'est pas nécessaire pour y parvenir. M. Debré l'affirmait en 1963 lorsqu'il définissait le régionalisme comme « une modalité de la collaboration entre pouvoir central d'une part, collectivités et intérêts locaux d'autre part, sans prétendre animer une politique particulière et distincte de celle de l'Etat ».

Peu importe à beaucoup que le développement soit acquis par une suite de démarches « descendantes » et d'« actions d'entraînement » commandées par l'Etat, ou bien — vision « ascendante » — « que les problèmes économiques et sociaux des régions doivent être d'abord envisagés par les régions elles-mêmes », au prix d'une autonomie plus ou moins large. Quelle proportion du corps électoral s'inquiètera de ces questions ? Les affaires qui tiennent au cœur de l'électeur, même quand il n'a pas la fibre nationale exagérée, restent sectorielles et monolithiques, et elles ne se groupent pas aisément en faisceaux régionaux. La vision d'une harmonie régionale exige une qualité de citoyen dont on sait qu'elle va s'amenuisant d'année en année. R. Lafont nous montre combien les régions de France purent rester actives en plein régime jacobin, au siècle dernier, même après les premières irrptions de la révolution industrielle. C'est que les hommes, alors, étaient des habitants et gardaient les vertus du citoyen.

(*Le Monde*, 16 mars 1967.)

• **Conférence prononcée à l'Ecole Nationale d'Administration par M. Alexandre Stirn, préfet de la région de Bretagne.**

...Il n'est pas douteux non plus que si les C.O.D.E.R. se sont imaginé que l'avis qu'elles donnent sur la tranche régionale pouvait aboutir à des modifications profondes, elles se sont fait des illusions. L'expérience récente prouve que entre le projet de tranche régionale communiqué pour avis aux C.O.D.E.R. et la tranche régionale définitive, les différences ne peuvent être que de détail.

(*La Vie Bretonne*, Avril 1967.)

• **Industrie, patronat et dirigisme français** — H. Denamur.

...Dans un cadre juridique strictement capitaliste l'industrie française fonctionne en fait avec des mécanismes de démocratie populaire. L'insertion de toute l'économie dans une planification rigoureuse, la définition par l'Etat de la plupart des paramètres de cette économie et la prise en charge par ce

même Etat des problèmes financiers et commerciaux des grands secteurs industriels constituent le tableau bien connu avec lequel les pays de l'Est nous ont familiarisés.

Toutefois, il subsiste une différence fondamentale. Alors que le dirigisme des démocraties populaires a suivi l'anéantissement des oligarchies d'argent et leur pression sur l'économie, le système français conduit au contraire à les consolider. Les fortunes françaises jouissent en effet d'une sécurité exceptionnelle puisque les entreprises ou les opérations financières où elles s'investissent sont fréquemment garanties moralement, et parfois officiellement, par les pouvoirs publics. Mieux, pour peu qu'elles courent un risque industriel qu'elles se garderaient bien d'affronter seules, des « aides » multiples sous forme de subventions et exemptions diverses leur sont octroyées. On a parfois daubé sur une certaine conception de l'Etat-providence, qui garantit les citoyens contre la maladie et le chômage. Là, sa sollicitude s'élargit considérablement puisqu'il protège les grands capitalistes contre leurs erreurs de gestion. Il ne peut d'ailleurs faire moins dans la mesure où il freine leurs initiatives.

(*Le Monde*, 26 avril 1967.)

• **M. Michel Phlipponneau quitte le Comité de liaison des intérêts bretons (C.E.L.I.B.).**

Rennes, 9 mai. — Depuis longtemps un malaise couvait au C.E.L.I.B. (Comité d'étude et de liaison des intérêts bretons). Des divergences sur le mode d'action opposaient notamment M. Joseph Martray, secrétaire général du Comité, à M. Michel Phlipponneau.

Ce conflit était devenu crise lorsqu'en novembre dernier la presse fit mention de la candidature virtuelle de M. Phlipponneau aux élections législatives, comme candidat de la Fédération de la gauche démocrate et socialiste.

Prenant prétexte de cette information, M. Martray fit fermer le bureau de la commission régionale d'expansion économique dont M. Phlipponneau est le président. Ce dernier, qui voulait faire appel de cette décision devant une assemblée générale du C.E.L.I.B., ne fut pas suivi par le comité directeur de l'organisation, qui opta pour une proposition de M. René

Pleven suggérant le report, après les élections législatives, de l'assemblée générale réclamée par M. Phlipponneau.

Cette assemblée générale se tint lundi. Elle fut habilement présidée par M. Pléven et aboutit à l'issue de débats animés au départ de M. Phlipponneau et à l'adoption d'un projet de réforme des structures du C.E.L.I.B. Celui-ci comporte désormais un comité de direction élu et deux sections (l'une de « recherche » et l'autre de « promotion » ayant chacune un président et un directeur technique.

Les partisans de M. Michel Phlipponneau (les représentants des syndicats C.F.D.T., C.G.T.-F.O., ceux de l'U.D.A.F., des mouvements culturels bretons, et quelques jeunes maires des Côtes-du-Nord et du Finistère) obtinrent pourtant que ces réformes de structures, qui ne leur avaient pas été préalablement soumises, ne soient pas votées immédiatement. Elles seront préparées par M. Pierret, délégué à la promotion industrielle du C.E.L.I.B., et soumises à une assemblée générale extraordinaire qui devra se tenir à Loudéac avant le 14 juillet.

La réforme à l'étude entraînera la suppression de la commission régionale d'expansion économique. Estimant qu'un point de rupture était atteint, M. Phlipponneau a préféré démissionner après avoir milité seize ans dans ce mouvement. Toutefois, il ne sera pas remplacé au bureau directeur de cet organisme, sa place ayant été maintenue vacante à la demande du président Pléven lui-même.

P. C.

(*Le Monde*, 10 mai 1967.)

• **Le Club Bretagne et Démocratie et l'Information régionale.**

Le rôle d'information de l'opinion régionale sur les problèmes économiques et sociaux de la Bretagne est d'autant plus utile que le C.E.L.I.B. et la revue « La Vie Bretonne », propriété de son secrétaire général, ont failli à leur tâche. En refusant de mobiliser l'opinion pour conserver « l'apolitisme » de cette organisation, les dirigeants du C.E.L.I.B. ont trahi la Bretagne. La C.O.D.E.R. de par sa nature et par sa composition est incapable d'informer l'opinion. Face

à cette « trahison des notables », le Club Bretagne et Démocratie peut jouer, pour l'ensemble de la région, le rôle d'un organisme de contestation et d'information de l'opinion bretonne.

L'assemblée générale du Club, le 24 avril, avait chargé le Conseil d'administration d'étudier la possibilité de publier un bulletin d'information bimestriel qui aurait pu toucher, avec les membres du Club, des cadres non adhérents : représentants des collectivités locales, des organisations professionnelles et syndicales, des mouvements de jeunes. Les articles intéressants surtout l'économie bretonne auraient pu être reproduits dans d'autres publications touchant ainsi un public plus large.

Il est apparu difficile, techniquement et financièrement, de lancer une telle publication. Dans un premier temps la formule de pages réservées au Club dans le mensuel « Le Fédéré », organe commun de la F.G.D.S. d'Ille-et-Vilaine et du Club Bretagne et Démocratie paraît devoir résoudre ce problème fondamental de l'information.

Bretagne et Démocratie.
(*Le Fédéré*, n° 1, Juin 1967.)

• **Vers une nouvelle étape** — Yann Fouéré.

Pour devenir une « Région-État » de l'Europe, la Bretagne doit d'abord s'imposer en tant que communauté distincte, avec son vouloir vivre, sa volonté de défense et de progrès. Elle ne le peut qu'en affirmant de plus en plus clairement sa volonté de conquérir ses propres institutions, et en premier lieu une assemblée et un gouvernement régionaux. Sur la nécessité impérieuse de ces institutions tout le monde en Bretagne est aujourd'hui d'accord. « Il ne s'agit donc pas tellement, dit Le Scouëec, de faire naître un parti que de provoquer une entente : car ce n'est pas d'une doctrine politique que nous avons besoin — il en court assez à travers le monde — mais d'un programme d'action commun... Ce dont nous avons besoin, c'est d'un plan précis en quatre ou cinq points que la grande majorité du mouvement puisse faire sien. » Et de préconiser de nécessaires rencontres entre le mouvement breton traditionnel et les représentants des forces économiques

et sociales pour élaborer ce programme d'action... La première chose n'est-elle pas en effet d'obtenir ces institutions, ce « Statut », sans la conquête duquel toutes les doctrines, toutes les idéologies politiques et toutes les conceptions économiques et sociales que l'on peut avoir sur la Bretagne de demain, sont vouées à la plus parfaite stérilité ?

Comment ne pas partager ce point de vue ? L'élaboration de ce programme d'action commun peut aujourd'hui se faire, en respectant toutes les options « politiques » ou « apolitiques », toutes les conceptions idéologiques ou économique-sociales, sur le seul point précis qui est la conquête des institutions régionales, sur un plan d'actions et de manifestations concertées en vue de les obtenir. Cette « entente » sur des objectifs limités et précis pourrait servir de base à la reconstitution d'un nouveau groupe de pression politique, sur le modèle de celui dont le C.E.L.I.B. avait pris la tête dans les années 60, et qui nous fait cruellement défaut aujourd'hui.

Ce n'est pas le M.O.B. qui pourrait s'opposer à une telle entente, puisqu'il en avait fait à l'origine la base de son action ; ce n'est pas non plus l'U.D.B., qui en est issue, et qui a maintes fois répété sa volonté d'aboutir à des accords tactiques sur des points précis. Ce ne sont pas non plus nos organisations culturelles, ni le Centre Breton d'Études et d'Action, ni le Club Bretagne et Démocratie ou celui des Bonnets Rouges, voire même les sections bretonnes de certains partis politiques hexagonaux, puisque la conquête d'une Assemblée bretonne élue au suffrage universel est un point essentiel du programme de toutes ces formations... Et les forces syndicales de toute nature ne pourraient-elles pas suivre ? Car ce n'est pas faire de la « politique » au sens français du mot, que de vouloir ouvrir à ce peuple les portes de l'avenir.

(*L'Avenir de la Bretagne*, Juin 1967.)

• **Revision du nationalisme breton.** — O. Mordrel.

Il n'est pas question de renoncer à organiser un parti politique breton, mais de le sertir dans un parti révolutionnaire européen, dont il apparaîtra comme une section nationale...

Nous ne mettrons donc pas au sec notre modeste doris « qui crève un paquebot à la mer », comme disait un brave de Cancale, pour embarquer sur le superbe navire qu'on nous propose, mais qui est à peine sur quille. Tout ce que nous faisons, c'est de prendre un paquet d'actions dans la Cie d'armement et d'envoyer une équipe de charpentiers navals pour donner un coup de main. Car, pour ce qui est de ce genre de construction, nous avons amassé un « know-how » assez rare à Paris. Pour le reste, nous ne demandons qu'à croire. Aucune insolence de notre part. Mais c'est une grande audace que de tabler sur les possibilités d'un celtisme français, qui n'est pas encore prêt de se définir politiquement. Nous prendrons un risque raisonné, mais sans nous livrer à un désarmement unilatéral.

Car l'Emsav, malgré ses tares et la crise qu'il traverse, est quand même un vaste ensemble, divisé en groupements fonctionnels embrassant toutes les activités du pays. Il est irremplaçable, *en attendant mieux*, pour arracher, *quand il le voudra*, aux tyrans du gouvernement central les concessions qui ne résoudront rien — d'accord — mais qui au moins pourraient ralentir notre disparition comme principe ethnique et l'effondrement de notre économie. Il remplit un grand rôle par sa seule présence. Son évanouissement laisserait un grand vie, une mort spirituelle, dont ne se relèverait pas le pays.

Fidèle à sa mission, la *Bretagne Réelle* s'engage sur la voie celtique, telle une avant-garde chargée de reconnaître le terrain et d'essayer les armes nouvelles. Elle luttera pour l'ordre européen qui créera la cellule constitutive Bretagne, même si la majorité de ses habitants et originaires n'a pas levé le petit doigt pour qu'il en soit ainsi. Aucun d'entre eux ne verra là, j'en suis sûr, une hypothèse injurieuse. Aucun d'entre eux ne refusera la liberté *made in France*. Il ne manquerait plus que ça !

• Tracts du « Comité de Défense de la Côte de granit rose et du Trégor ».

*Finie la Comédie
Passons aux actes...*

*7 milliards pour démostiquer le Languedoc
Pas un liard pour démazouter le Trégor...*

Avant 3 Ans

Bretagne = Sahara (avec ou sans pétrole)

Breton

on te donne à choisir :

La misère ou la valise...

COURRIER DES LECTEURS

De l'abbé Le Clerc, copie de la lettre qu'il a adressée au directeur de " Bretagne-Dimanche ", en réponse à celle du chanoine Falc'hun :

« La seconde livraison de la revue *Ar Vro* pour 1967 reproduit les lettres parues dans votre journal, sous les signatures de M. Villemaur et M. le chanoine F. Falc'hun. Sans m'attarder à cette histoire de X... orthographes, je dois dire que la lettre de M. le chanoine Falc'hun m'a causé une profonde déception, car elle témoigne d'une information tout à fait incomplète et risque d'induire vos lecteurs en erreur. Il est étrange toutefois que M. le chanoine Falc'hun ignore l'opuscule pertinent et très objectif publié il y a déjà plusieurs années (en 1958) par Kuzul ar Brezhoneg, sous le titre : *Au sujet de l'orthographe bretonne*, aide-mémoire rédigé par P. Denez, et qui démonte pour ainsi dire point par point l'argumentation développée par votre correspondant. Il reste exactement 12 exemplaires de ce travail que l'on peut se procurer au prix de 3,50 F (Abbé Le Clerc, Buhulien, 22 Lannion - C.C.P. 9 17 64 Rennes).

Je me contenterai donc de donner ici quelques précisions qui permettront d'équilibrer la lettre de M. le chanoine Falc'hun.

1. — Une phrase de ce genre : « Mais l'unification orthographique était inscrite au programme culturel du parti nationaliste », ne recouvre pas la réalité objective, car, s'il était normal que les nationalistes bretons fussent partisans d'une seule langue, il serait injuste d'oublier que l'ensemble du mouvement breton l'était aussi. Faut-il citer, par exemple, le nom de vénérée mémoire de son Excellence Mgr Tréhiou, évêque de Vannes (voir préface de *Buhez Hor Salver Jezuz Krist*, 1930) ? Les nationalistes eux-mêmes pouvaient diverger sur le sens à donner à ce mot « UNIFICATION » puisque pour certains l'affaire était pratiquement réglée par l'orthographe dite LE GONDEDEC - VALLEE.

2. — Un bon point à M. Falc'hun : la reconnaissance de l'existence du fameux ZH, quatre ans avant l'arrivée des Allemands en Bretagne, alors qu'il y a dix ans l'on présentait « officiellement » ce ZH comme une création allemande !

3. — M. le Chanoine fait chose excellente en mentionnant dans son exposé le nom du Professeur Weisgerber, et donne ainsi l'occasion, à tous ceux qui aiment la Bretagne et sa langue, de donner

un coup de chapeau à un savant professeur, cultivant et enseignant les Langues Celtiques et intervenant pour essayer de rendre justice à une culture opprimée : que faut-il de plus pour éveiller ce sentiment très humain et très chrétien de la reconnaissance ? Les circonstances de l'intervention ne peuvent en rien influencer et ne doivent en rien influencer sur ce sentiment très pur. Et d'ailleurs le succès de cette intervention...

4. — Car avec M. le chanoine Falc'hun, il faut reconnaître que cette intervention n'alla pas très loin... Mais il est nécessaire d'avoir la plume brillante et l'imagination puissante de M. le professeur de celtique pour invoquer un « ordre donné par le gouvernement allemand », alors qu'on pensait que le dernier mot à cette supercherie avait été celui de M. J. Martray, secrétaire du C.E.L.I.B. : « On ne voit vraiment pas en quoi cette réforme orthographique pouvait servir les intérêts de la Werhmacht ! »... Si vraiment les Allemands avaient voulu... Allons ! allons ! il faut être sensé. Pour ma part, je promets à M. le professeur de celtique de Brest de lui envoyer gratuitement la collection de *Barr-Heol* (parue et à paraître) pour lui permettre de faire connaissance avec une revue écrite naturellement en ZH et en un breton pur à 100 %, s'il arrive à démontrer l'impossible, c'est-à-dire que ce qu'il écrit est véridique.

Mais admettons qu'il y ait eu quelque chose de vrai dans les affirmations de M. Falc'hun (*dato, Reverendissime Domne, non concessio !*), il est tout de même temps de changer de « bout au bâton » en ce qui concerne ces « querelles d'Allemands ». Ne voyez-vous pas, cher M. le Chanoine, que lorsque nous qui avons dépassé la cinquantaine, nous ressasons ces histoires, nos cadets se tapent gentiment le front de l'index ?

5. — M. le chanoine se prend d'ailleurs à son propre jeu en insistant lourdement sur l'opposition du Gouvernement (Vichy et suite) à l'enseignement de la langue bretonne pour raison orthographique ! Pourquoi chercher cinq pattes au mouton, au lieu d'avouer bien simplement, comme tout le monde sensé, que qui-conque veut tuer son chien dit qu'il est enragé.

6. — Je note une phrase très drôle, Monsieur le Rédacteur en Chef, sous la plume de votre correspondant :

« En janvier 1951, la situation fut profondément modifiée ! » J'aurais compris un M. Falc'hun écrivant cela à l'époque euphorique de la Loi Deixonne (!!!), après le désarroi qui s'était installé partout et spécialement en pays de Vannes, où je vois très bien M. Falc'hun écrivant cela dans l'espoir aussi de réaliser son rêve qu'il exprimait tout haut et publiquement dans une réunion à Guingamp : « Comme je suis pour 25 ans à la tête de la hiérarchie des Etudes Celtiques, je veux établir une orthographe de la langue bretonne sur des bases scientifiques ! » Très bien. Mais écrire cela après tant d'années perdues, tant de démarches inutiles, après tant d'amères expériences et rebuffades... Profondément modifiée ? *Santez Anna venniget !* Que pense de cela, par exemple M. Keravel, le dévoué secrétaire de Emgleo Breiz, toujours prêt à se casser le nez dans les vitrines de l'Administration, pour arracher un maigre résultat... Il y a des mots fort cruels, vous en conviendrez, M. le Rédacteur en Chef.

7. — Je me dois, Monsieur le Rédacteur en Chef, de faire quelques remarques un peu plus personnelles, et vous voudrez bien m'en excuser. M. le chanoine Falc'hun, professeur à l'Université de Rennes, parle assez longuement (et avec objectivité d'ailleurs) du voyage de la délégation galloise venue enquêter en Bretagne, en 1947, sur l'invitation du gouvernement français. J'eus moi-même le privilège de saluer en langue galloise, à Saint-Brieuc, devant le Préfet Avril, cette délégation. Ils étaient très mécontents de la réception qu'on leur avait accordée la veille, à l'Université de Rennes. Mais cela est trop long pour être raconté. Je mentionne ceci qui concerne notre propos. Ils avaient été choqués par la réponse du doyen de l'Université de Rennes à leur simple question : « Pourquoi votre Université ne fait-elle pas comme le fait la nôtre pour le gallois : publier des livres en langue bretonne, livres scientifiques et autres ? ». Je me refuse à donner la réponse du doyen qui était tout à son déshonneur...

La vraie réponse, la réponse naturelle et normale qu'attendaient les Gallois, c'est M. le chanoine Falc'hun qui, depuis 20 ans (1947-67), aurait dû la donner au lieu d'aller s'embarlificoter et emberlificoter les pionniers de la langue bretonne dans des histoires invraisemblables. Et si la réforme dont l'initiative revient entièrement à M. Falc'hun a pu avoir quelque succès, alors que la masse des écrivains de valeur (il faut dire ce qui est) est restée accrochée au fameux ZH, c'est uniquement, à mon humble avis, grâce à ce désarroi que je mentionnais il y a un instant, et proposée actuellement, elle n'aurait aucune chance de trouver la moindre audience.

8. — En fait, il est temps de reléguer ce problème mineur de l'orthographe aux antiquités. Le problème de la langue bretonne n'est nullement d'ordre orthographique, mais social, économique et politique : le nier c'est vouloir revenir au temps des diligences. La langue est un problème de communication sociale qui sera résolu uniquement par les institutions qui sont nécessaires à sa vie. Pourquoi continuer à se leurrer en pensant que le voisin d'en face, eh bien ! on l'aura au tournant !

Je n'ai pas tout dit, mais je pense en avoir dit suffisamment pour équilibrer le débat et en tout cas je tiens à signaler que parmi les plus ardents partisans de l'écriture dite *Falc'hunek*, les plus intelligents commencent à regarder avec sympathie et courage les écrivains en langue Unifiée. La réciproque est vraie.

Croyez, Monsieur le Rédacteur en Chef, à ma très haute considération. »

Abbé Le Clerc, Bullien Bro-Dreger
Renner Barr-Heol war Feiz ha Breizh.

d' A. M. le D. :

« Ne cessez pas de réclamer cette table ronde dont parle le chanoine Falc'hun sans oser l'imaginer autrement que dans le passé,

bien entendu. Tous les espoirs de cette génération sont pour le passé.

Mais quoi, tous les hommes sont mortels, et ils auront sûrement l'« intelligence » d'entraîner dans la tombe avec eux toutes leurs querelles de vieux garçons et de vieilles filles. Ce qui empêche des tas de jeunes comme moi de croire à l'avenir d'un pays qu'ils aiment c'est le manque de noblesse, le manque de générosité, le manque de réalisme, qui en font d'excellents échantillons de leur génération de purs ratés monomanes.

J'attends. J'en connais qui attendent. Nous n'aimons pas les radotages de ceux qui n'ont même pas besoin de retomber en enfance (ou d'être chanoines) pour aider les fossoyeurs de la Bretagne. »

de Goulven Pennad :

« ... Que notre camarade Mordrel ait l'intention de promouvoir une réforme de la graphie, c'est son droit et cela ne me regarde pas. Pour moi, j'estime que la graphie est la chose la moins importante qui soit dans une langue, son aspect extérieur et rien de plus. Si donc une réforme doit un jour intervenir, je souhaite seulement qu'elle soit faite en fonction des structures fondamentales de la langue et non par un *takonadur* comme le fut la réforme de 1941. Ceci dit, j'emploie et continuerai à employer de façon courante cette graphie de 1941, quelque imparfaite et sottée que je la puisse juger sur certains points de détail, parce que c'est la seule qui puisse vraiment se dire « orthographe nationale » et qu'en outre — je l'ai répété n + 1 fois mais il faut le faire N + oméga fois si on veut être entendu de ce peuple de C... qui, hélas, est le nôtre — elle est la meilleure que nous ayons eue à ce jour. Comme les lecteurs d'*Ar Vro* ne me paraissent pas précisément versés dans les problèmes concernant leur langue nationale, on me dispensera de donner davantage d'explications. J'invoque le droit de tout chercheur d'essayer de décrire de son mieux les problèmes qui se posent, au linguiste comme au logicien, au physicien ou au littérateur. Par conséquent, j'estime que les recherches de Mordrel doivent pouvoir être publiées, en dehors de tout caporalisme linguistique et que les faits nouveaux qu'il apporte doivent être mis à la disposition de ses fellow-linguistes. M. Quatrebœufs a donné de ces faits une interprétation parfaitement grotesque que seul un personnage pour lequel le breton restera toujours *lingua turpis* et *ignota* pouvait présenter. Qu'il soit donc entendu que je n'ai pas l'intention de jouer les Falcunnix et que la graphie nationale actuelle me convient parfaitement, étant compris qu'une graphie, comme toute chose, est fonction des conditions du moment et qu'aucune ne peut prétendre à être un monument *ne varietur*. Il appartiendra aux responsables de l'Etat breton, quand nous en aurons un, de décider de cette question parmi beaucoup d'autres. »

d' E. Gw. :

« Je viens de recevoir *Ar Vro* n° 42. On y trouve beaucoup d'excellentes choses : Editorial, M. Kerhuel, Gw. le Scouézec, qui laissent penser que l'ancien esprit d' *Ar Vro* ne se perdra pas dans un « culturalisme » superficiel. Un remarquable effort de renouvellement, aussi, qui ne peut être que profitable.

Trois articles cependant — dont deux, il est vrai, n'engagent pas la revue — me paraissent fort mal venus.

En premier lieu, « Le Gaël » ferait bien de ne plus se livrer à l'analyse politique, car c'est un art qui exige sérieux, objectivité et réflexion. (Il faut savoir compter aussi : il y a trente-trois circonscriptions en Bretagne et non trente-deux.)

« Le même nombre de députés V^e République qu'en 1962. » Faux ! Il aurait fallu faire le tableau suivant :

U. N. R.	17	14	U. D. V ^e Rép.
M. R. P. gaul.	3	5	Rép. Ind.
Rép. Ind.	4	1	Gaull. non ins.
<hr/>		<hr/>		
Total Gaull.	24	20	Total Gaull.
Centre non gaul.	7	8	P. et D. M.
S. F. I. O.	1	3	Féd.
P. S. U.	1	2	P. S. U.

Ce tableau montre :

1°) Que les Bretons sont malgré tout un peu moins bêtes qu'il n'est de mode aujourd'hui de le dire dans l'Emsav.

2°) Que les sièges gagnés par la gauche l'ont été aux dépens des gaullistes et non des « centristes ».

3°) Qu'il est donc tout à fait absurde de prétendre que « l'U.D.B. gagne implicitement en voix ce que perd le M.O.B. ». Au reste, ni l'un ni l'autre de ces deux partis n'a présenté de candidats et, à tout prendre, il serait plus facile de considérer comme victoires du M.O.B. les élections de MM. Ollivro et Lombard que celles de MM. Prat et Le Foll comme victoires de l'U.D.B. Une telle opinion montre que « Le Gaël », comme hélas nombre de tenants de l'U.D.B. (1), ne sait pas se dégager du cadre de la politique parisienne et des partis français.

Enfin dans une revue comme *Ar Vro*, qui se veut le carrefour du Mouvement, il est regrettable d'entendre parler d'une « revanche des renards sur les lapins ». Le M.O.B. et l'U.D.B. sont-ils voués

(1) Le Gaël n'est pas de l'U.D.B., et son métier continue (comme son tempérament natal) à l'obliger à se dégager de tous les cadres — autrement qu'en paroles du reste. Quant à l'U.D.B., elle s'est déjà défendue de cette accusation qu'on continuera imperturbablement à lui jeter à la tête, histoire de montrer qu'on est une grande famille et qu'on s'écoute sans écouter (voir A. V. 1-1967, art. d'Aberwan). — N.D.L.R.

à se tirer perpétuellement dans les jambes et n'y a-t-il pas mieux à faire que de les opposer ? Je propose une demi-bécassine d'honneur pour Le Gaël.

Deuxième article incriminé : « Cinq orthographes bretonnes ». Publication maladroite s'il en est, à quoi bon ranimer les vieilles querelles assoupies quand nous en avons tant de bien vivantes ? Enfin, une fois de plus, notre bon chanoine m'aura bien fait rire. Je n'aurais pas cru qu'il y eût encore en 1967 de Bretons assez bornés pour s'en prendre à l'orthographe « ordonnée par l'occupant ». Ah ! le riche, le scientifique argument ! Et à tout prendre, entre celle ordonnée par l'occupant allemand (1940-1944) et celle ordonnée par l'occupant français (1532-?), entre la peste et le choléra, autant dire...

Trêve de plaisanteries. Une orthographe se juge sur plusieurs critères, — et ce sera aussi ma réponse à M. Villemaur dont la bonne volonté et le patriotisme sincère ne sauraient être mis en doute :

- conformité avec la prononciation (impossible en Bretagne où il n'y a pas de dialecte unificateur),
- conformité avec l'étymologie et rapprochement avec les langues sœurs,
- conformité avec la tradition,
- simplicité,
- pouvoir d'unification de la langue,
- enfin et surtout, *qualité et importance de la littérature produite dans l'orthographe considérée.*

Sur la plupart de ces points, le ZH l'emporte haut la main, en particulier sur le dernier, décisif à mes yeux. La seule solution de rechange serait un retour au K.L.T. ; elle ne présenterait d'ailleurs guère de difficultés pour les « peurunvanegerien » (ZH).

D'autre part, il ne faut pas oublier que ce n'est pas l'Université française qui sauvera le breton — à qui le fera-t-on croire ? — mais l'Etat Breton, quelle que soit sa forme. Je crois donc le problème résolu d'avance : l'orthographe des créateurs de l'Etat Breton l'emportera nécessairement sur celles des enfants sages. A noter que pour tous les Bretons, aujourd'hui, BREZH s'écrit avec un H,, avec un H comme BZH !

Je propose une double bécassine d'honneur avec palmes (très académiques) pour M. le Chanoine.

Dernier article enfin : « La Bretagne Réelle ». Il y a des tolérances coupables ! Qu' *Ar Vro* ait une tribune libre, très bien ! Mais il ne faudrait pas que celle-ci soit le lieu de rencontre de tendances malfaisantes. Je n'ai guère d'estime pour B. R. qui, après avoir mené la croisade contre la langue bretonne qui, prétendait-on, « menaçait » le français en Haute-Bretagne (Biskoaeh-kemend-all !), se fait maintenant l'avocat d'une cinquième orthographe, meilleure que les autres, je n'en disconviens pas, mais assurément superfétatoire. Enfin c'est là leur droit. Mais quand je lis un article dont certains passages puent la « Propagandastaffel » (forces occultes de la Finance Internationale...

capitale Hiéroushalem... les mutants...), quand il s'agit en outre d'un journal qui fait de la publicité pour " Rivarol " et pour " Europe-Action ", je pense que nous donnons des verges pour être fouettés. Il y a dans le mouvement breton un certain nombre d'idées, de tendances et de revues qui ne sauraient mieux servir la cause bretonne qu'en disparaissant : néopaganisme, restauration ducale, Eglise néoceltique, Ar Stourmer, Zeitung der N.S.B.A.P., etc., etc. A moins que vraiment nous ne veuillons passer pour des illuminés, des nazis ou des hobereaux attardés. A quoi sert l'intéressante et émouvante mise au point de Bubriad quand elle est précédée d'un texte aussi néfaste ? »

de Y. ar M. :

« ... Nous déplorons que Marie Kerhuel et Bretagne Réelle veuillent nous démontrer que l'absence d'unité du mouvement est une bénédiction pour nous. Pour nous au contraire, les jeunes, qui « travaillons sur le tas », cette division du mouvement signifie la pagaille et le piétinement et nous devons avouer que la colère nous envahit quelques fois contre les « unités » du mouvement et certains leaders. Leurs querelles byzantines nous écoœurent.

D'accord pour que le mouvement se présente sous des aspects multifformes, pouvant ainsi toucher tous les secteurs d'activités du peuple breton, mais par *en-dessous* il devrait exister un organisme coordinateur unique. Les Français que nous critiquons tant ont quand même réussi — lors de leur « Résistance » — à créer un organisme commun de lutte.

De même les Algériens (après suppression du M.N.A. bien entendu). Seulement tout le problème est pour nous de savoir si nous voulons nous libérer ou non ; dans l'affirmative nous devons savoir qu'il nous faut beaucoup de courage, parce que les risques alors existent. Dans le cas contraire le mouvement est un " hobby ". On n'y croit pas. »

d' A. S.-D. :

« J'ai bien apprécié " Réflexions sur la Stratégie " dans votre n° 2/67. Cependant l'argumentation que Marie Kerhuel utilise contre la « grande organisation bretonne » me paraît résulter d'un faux dilemme. Croire que Paris trouvera moins de difficulté à interdire le mouvement breton sous sa forme actuelle que sous la forme idéale que nous lui voudrions tous, c'est se bercer d'illusions. Il suffit aux autorités préfectorales de jeter dix interdits pour, momentanément, tout désorganiser : contre les fêtes folkloriques pour les « désordres » qui les accompagnent ; contre les principales publications pour leurs écarts de langage ; contre les 2 ou 3 mouvements politiques ; contre les lieux de réunion... Ne pas oublier le précédent de la Libération, où la diversité du mouvement n'a pas

empêché l'ensemble de l'Emsav de se retrouver derrière les barbelés.

Il existe d'ailleurs un quiproquo lourd de conséquences sur la nature des sources que nous donnons à notre dynamique. Assez volontiers nous pensons que celle-ci recevra l'impulsion essentielle de nos différences internes, de notre diversité : c'est renverser l'ordre de valeur des choses. Tant que durera notre condition actuelle, nous n'obtiendrons une dynamique optima que si nous la fondons sur une différence maxima, c'est-à-dire en confrontant notre idéal pris globalement avec son antithèse matérialisée pour l'instant par l'esprit de « Paris ». Attendons davantage d'effet de la mise en présence de la chaleur bretonne et du froid français, que de la mise en présence d'une chaleur bretonne et d'une chaleur bretonne un peu moins chaude ! Pour le figlorage seulement, adressons-nous à nos différences internes.

Par ailleurs on ne peut pas miser sur l'harmonisation instructive de notre diversité. Nous n'obéissons pas, tant s'en faut, par exemple aux lois rigoureuses de l'écologie que nous rencontrons dans l'apparent désordre du règne végétal. Il suffit pour s'en convaincre de considérer au sein de l'Emsav l'incroyable superposition des tâches, l'étonnante ressemblance des publications, la déplorable distribution du matériel. Il suffit de les considérer pour éprouver le besoin impérieux d'un bon nettoyage en famille.

Dans quelle limite devrait se faire la « grande organisation bretonne » :

Pour ma part je ne verrais aucun inconvénient à ce qu'intervienne un certain nombre de fusions qui n'exclueraient pas l'existence de tendances reconnues au sein des nouvelles formations.

Pour le reste et pour rester sur une position prudente, il faudra penser union plutôt qu'unification. Union au sommet représentée par exemple par un Conseil fédéral, plus coordination horizontale. Les groupements qui par nécessité devraient rester à l'écart de l'organisation pourraient maintenir avec le Conseil des liens occultes étroits.

Kendalc'h est dans ce sens et malgré ses faiblesses un exemple de réussite. Dans ce sens également, l'expérience du BIP sera intéressante à suivre.

Maintenant, on proposerait une fusion totale que je ne m'inquièterais pas tellement de l'expérience, sachant que de toute façon Paris nous tolère, ne manque pas de nous connaître et de nous suivre, et que nous aurons toujours la possibilité de prévoir la mise en place de structures de rechange.

Quoi qu'il en soit, notre état actuel est suffisamment médiocre pour ne pas envier la puissance de choc des organisations sœurs :

Plaid Cymru : 22.000 membres.
SNP : 45.000 membres.

de Moreau, ancien... de Fontevrault et de la Formation Perrot :

« La seule personne qui peut parler du « Père » Guieysse à Fontevrault est notre camarade N., qui se trouvait à l'infirmerie et était son garde-malade. Pour lui, il s'est entièrement dévoué comme un fils pour son père. Je me souviens que, quand nous allions aux douches, nous pouvions parfois lui parler quelques secondes. J'ai vu sa fille Denise lui rendre visite, mais si nous, Bretons, la reconnaissons, elle ne pouvait pas nous reconnaître. Tous, Bretons ou Français, nous avions le même uniforme, l'infâme uniforme de bure, avec sur le bras gauche le non moins infâme matricule noir sur fond rouge. Mais je me rappelle avoir lu ce qui suit dans la *Nouvelle République* : « Nous ne pouvons que louer l'esprit de solidarité des prisonniers bretons mais ne serait-ce pas un danger de les voir tous réunis dans cette Centrale, leur chef (le « Père » Guieysse) venant d'y arriver ».

...Certes nous avons été les premiers soldats bretons avec un uniforme étranger. Mais peut-être que mon ancêtre maternel, le général Moreau, disait la même chose.

Non, nous n'avons pas été des Casement et nous ne serons pas des Pearse. Mais j'espère que nos enfants le seront. Nous avons été et restons les survivants de ce qu'on peut appeler la première armée nationale bretonne.

...Les quelques rescapés des bagnes français sont les seuls habilités à créer le tribunal d'honneur qui pourrait accorder non pas des décorations, mais le droit de parler en tant que vétéran de cette fameuse Formation. Et si nous avons été couverts de boue par nos ennemis de l'époque, ces mêmes ennemis d'hier (je parle de nos anciens adversaires *au combat*) sont aussi nos frères, car eux comprennent l'esprit de sacrifice à un idéal qui était et reste le nôtre. »

d'une lettre d'un Breton émigré depuis la dernière guerre, nous extrayons ces lignes émouvantes :

« 'Gav ket d'in e vevin kalz a vloaveziou gant ar c'hleñved-se. N'euz fors, n'em eus ket aon rak ar maro. Ar pezh a garfen pa zegouezo d'in da vont d'ar bed all, eo ma vefe unan bennak eus an Emzav a vefe kalonek awalc'h evit lakaat war va arched banniel Gwenn ha Du, dres evit skandalaat ar C'hallaoued. An hini a rafe se a c'hallfe respont d'ar C'hallaoued skandalaet : An hini maro ivez en e yaouankiz a zo bet skandalaet an deiz m'en deus komprenet perak n'en doa ket gallet komz gant e vamm-goz pa oa beo houman. Mamm-goz ne ouie ket eur ger gallek ha me d'an ampoent ne ouien ket eur ger brezonek. Setu perak oun deuet da veza eur brogarour-disranner. »

de G. Le Nantais :

« L'article de Le Scouëzec mérite de grandes félicitations. Je pense, pour ma part, que son article est de ceux qui apportent le plus de matières politiques (ou de munitions) au militant nationaliste breton. Qu'une analyse marxiste de la situation en Breizh n'ait jamais été faite, cela est vrai. Encore ne devons-nous pas considérer l'analyse marxiste comme la panacée à toute recherche d'une ligne politique révolutionnaire. Le Marxisme est-il dépassé ? Peut-être pas précisément, mais l'application révolutionnaire analytique marxiste est différente selon les peuples en lutte. Le Maoïsme est-il plus moderne, plus applicable à notre époque ? Encore que, l'analyse maoïste s'applique plus aux problèmes chinois que bretons ; la force du nombre semble présider l'analyse maoïste, comme la force du prolétariat ouvrier préside à l'analyse marxiste. Nous ne sommes ni nombreux ni industrialisés : notre prolétariat est plus paysan qu'ouvrier. Mais nous ne pouvons compter pratiquement que sur notre prolétariat, tel qu'il est, pour mener à bien le combat de la Bretagne. Que l'analyse de la situation en Breizh et de nos moyens de lutte soit faite selon le marxisme léniniste ou selon le marxisme maoïste, cela offre malgré tout plus d'intérêt que d'inconvénients. Mais que cette analyse soit faite en commun, publiquement, *cela est indispensable*.

Pourquoi *Ar Vro* ne faciliterait-il pas cette analyse en ouvrant ses pages (quelques-unes seulement) à cette recherche d'actions révolutionnaires bretonnes ? G. Le Scouëzec a certainement commencé cette analyse ; qu'il nous fasse connaître ses travaux ! Qu'il nous donne aussi les références exactes de ses citations (œuvres citées, date, page, éditeur). Ceci dans le but de pouvoir mettre sous les yeux de nos compatriotes communistes ou communistants, les positions réelles de Marx ou Lénine ou Staline envers les socialistes français, les mouvements de libérations nationales, les ethnies, etc..., car il n'est pas normal, il ne sera jamais normal, que les membres *bretons* du Parti communiste *français* se heurtent au mouvement d'indépendance de la Bretagne. Ce qui n'est pas normal ce n'est pas que le P.C.F. se dresse contre un mouvement d'indépendance nationale (surtout s'il est breton, basque ou alsacien), car le P.C.F. est un parti nationaliste français comme n'importe quel autre parti français ; il est attaché aux frontières « naturelles » de l'Hexagone Sacré autant que peut l'être un admirateur de la France-Eternelle. « France-d'abord », s'intitulait le journal des F.T.P. France d'abord est le programme du P.C.F. Mais il n'est pas normal que des prolétaires bretons, inscrits au P.C.F., s'élèvent contre le Mouvement de libération nationale de leur pays. Car la libération nationale de Breizh est la *seule* chance sociale du prolétariat breton. Si des ouvriers, des paysans, des petites gens de Breizh s'inscrivent et militent au P.C.F., c'est parce que leurs conditions sociales *bretonnes* les y obligent. Mais, ce qui est significatif, et ceci n'a jamais été remarqué par le Mouvement, c'est que, malgré des conditions sociales exceptionnellement favorables au recrutement, le P.C.F. piétine en Breizh. C'est que « la révolution ne s'exporte pas ! » et la politique pseudo-révolutionnaire du P.C.F. est une matière *importée* dès lors qu'elle se trouve appliquée en Bretagne. Si le prolétariat breton, dans

son ensemble, ne manifeste pas plus son action politique en faveur du Mouvement qu'en faveur du P.C.F., c'est que ni l'un ni l'autre ne lui fournit la matière politique qu'il attend ; c'est qu'une doctrine révolutionnaire bretonne n'a pas été mise au jour. G. Le Scouëzec préconise une action socialiste unie des minorités européennes, afin d'établir l'Europe sur des bases justes. Faut-il faire remarquer que TOUTES les minorités européennes ont autant à lutter contre les mouvements socialistes et nationalistes chauvins de leurs Etats oppresseurs, que contre n'importe quel autre parti chauvin nationaliste d'Etat. Les minorités européennes n'ont jamais étudié sérieusement une application socialiste, spécifique à chaque ethnie, en vue d'une action de libération. Si le socialisme européen reste aveugle et muet sur des revendications qu'il lui revient pourtant d'assumer, c'est qu'il n'est pas partisan du « morcellement de l'Europe » en nations ethniques indépendantes. C'est que la lutte du socialisme européen est inscrite « dans le système » ; il se bat sur le terrain de l'adversaire, et bien souvent sur le terrain truffé de pièges que l'adversaire lui a préparé.

Qu'on le veuille ou non, le socialisme européen est « dans le système » et nous ne pouvons rien espérer de lui.

Bien sûr, tout cela mériterait un développement plus important. J'aimerais pouvoir en traiter avec G. Le Scouëzec, au cours d'une plus longue lettre. « Réflexions sur la Stratégie » de Marie Kerhuel est également un très bon article dans lequel j'ai relevé les raisons qu'elle donne de la décision de « larguer l'Algérie ». Notons cependant que les « conceptions des technocrates » de réserver tous les investissements à Paris et à l'axe Rhône-Rhin, sont plus que des conceptions : des impératifs, contre lesquels les technocrates ne peuvent rien. Nous assistons, en réalité, à la dégradation de l'économie française sous la concurrence mondiale. « Serrez les rangs, serrez les rangs » pourrait être la devise de l'Etat français. A force de serrer les rangs, l'hexagone deviendra le Dernier Carré autour de Paris. L'échéance du 1^{er} juillet 1968 approche. Le Marché commun sera le fossoyeur de l'économie française. Etant donné que sur le plan militaire la France n'a subi que des désastres depuis Leipzig et Waterloo, que sur le plan politique elle est vaincue depuis Dien-Bien-Phu et Alger, le désastre économique des années 68-69 bouclera le circuit. Connaître l'adversaire, cela est aussi jauger ses faiblesses. Notre adversaire est faible, quoi que l'on dise, et il s'affaiblira de plus en plus. Il nous reste donc à connaître notre force.

Mais grand Dieu, pourquoi faut-il que ce Numéro 2-67 soit souillé par cet article publicitaire en faveur de « Bretagne Réelle » ? Je le sais, une Tribune libre n'engage pas la revue, non plus que l'éditeur ; du moins, c'est ce que chacun des intéressés peut affirmer commodément. Je le sais, il faut de tout pour faire un monde ; chaque pays fournit ses braves gens, ses arsouilles ou ses assassins ; ses apôtres ou ses traîtres. Après avoir lu la prose de Gallo, véritable plat de m... offert au milieu d'un banquet, je me demande sérieusement, Madame, à quelle sorte d'agapes nous invite réellement *Ar Vro* 2-67. Peut-on lutter pour sa Patrie, offrir sa vie à l'amour de son Pays, en ornant cet amour d'un chancre mou ? La vérité ne pue pas. J'ai lu, poussé par cette publicité étrange,

le numéro 216 de « Bretagne Réelle » ; dame, je fais confiance à la publicité de *Ar Vro* ! Ça se présente orné d'une swastika de style celtique qui devrait, selon les vœux de ses manipulateurs, représenter la croix gammée (emblème du dieu germanique Thor) que les nazis avaient choisi comme emblème. Pourquoi cette hésitation à imprimer franchement l'emblème nazi, puisque c'est le programme hitlérien qui s'étale dans ce torchon ? Mais revenons à l'article de Gallo, et fouillons dans ses vomissures. (Le travail n'est pas appétissant, mais il est nécessaire de le faire.) « La Bretagne sera sauvée de l'extérieur, par le Celtisme. Il faut donc convaincre au Celtisme toute l'Europe. — L'Europe sera celtique ou ne sera pas ». S'il faut être Breton pour écrire cela, il ne faut pas être « intelligent » ! C'est le moins que l'on puisse dire. Gallo ignore sans doute que si l'esprit et la pensée celtiques ont influencé les peuples germains et scandinaves, il n'en reste pas moins vrai que ceux-ci possèdent, autant que les Celtes, un dynamisme créateur capable de se vitaliser tout seul et qu'ils n'ont plus besoin des Celtes pour cela. Que penserait Gallo, si les Germains ou les Scandinaves entretenaient les mêmes projets d'assimilation envers les Celtes ? Rien, sans doute, car son projet ainsi que ceux de ses compères est de « faire parler de soi » ; de la Bretagne, tout ce beau monde s'en f... Des exhibitionnistes, en quelque sorte. Mais imaginons l'Europe celtisée. Que de belles bosses de rire en perspective, lorsque les Parisiens apprendront avec application le « Super-brezhoneg », pour retrouver leurs sources ! Car, personne ne l'ignore, les Parisiens sont des Bretons qui ne le savent pas ! Les Berlinoises également, ainsi que les Lapons, les Lombards, les Slaves et les Anglais ! Qui n'est pas Breton ? Qui n'est pas Breton ? Si le monde entier était breton, la question bretonne ne se poserait plus, et la Bretagne serait le nombril du monde. C'est le monde qu'il faut conquérir au Celtisme ! Au fond, tout ça, « c'est bien français », tellement c'est grand, tellement c'est beau, et pas utopique pour deux sous.

J'oubliais ; le café-au-lait, Jérusalem. Ce sera simple : il faudra re-ouvrir Buchenwald, Dachau, et quelques autres Centres beaucoup plus productifs. La moisson sera grande, en effet, mais si à ce moment-là B. R. manque d'ouvriers pour faire ce bel ouvrage, faisons confiance à Gallo et à ses amis : ils en trouveront. En toute chose, l'important est de connaître les bonnes adresses !

La question israélienne, cependant, mérite de retenir notre attention, en cette période de tension. Non pas pour prendre parti contre Israël (qui est l'œuvre d'un Peuple) ou contre les Arabes (qui sont également un Peuple). Mais nous devons prendre position dès aujourd'hui contre l'envoi éventuel d'un Corps expéditionnaire (qui serait, comme de coutume, composé d'une grande partie de Bretons). Ni pour Israël, ni contre. Notre mot d'ordre préventif doit être : « Pas un soldat breton dans la guerre arabo-israélienne ! »

Israël ? Nasser ? Les Bretons ont autre chose à faire que de les aider ou de chercher à les démolir ! BRETAGNE D'ABORD. »

d' A. Le T. :

Quelques lignes pour vous prier de bien vouloir présenter mes plus vives félicitations à Gwenc'hlan Le Scouëzec pour le remarquable article qu'il a publié dans le dernier numéro d' *Ar Vro*.

Tout y est : style, documentation, argumentation. Impossible de m'étendre, faute de temps, mais depuis le temps que je lis la presse bretonne, c'est-à-dire depuis plus de trente ans, j'ai rarement lu un article d'une telle valeur, sauf, peut-être, certains papiers de Mordrel.

Il est certain qu'il reste à définir un socialisme breton débarrassé de tous les préjugés hexagonaux.

Si le communisme ne fait plus peur à grand monde, ainsi que l'ont prouvé de récents sondages, le socialisme reste, lui, l'espoir des multitudes exploitées. Si le Mouvement breton avait su se dégager à temps des influences et des emprises réactionnaires et bourgeoises, il ne serait pas où il en est.

Le socialisme, disait Camus, je l'ai appris dans la rue. Le Breton, lui aussi, l'apprend de cette manière, non dans les ruelles miséreuses de quelque Casbah, mais dans la cour de sa ferme ou sur les quais de son village.

Certains se sont étonnés, voire scandalisés de la « poussée à gauche » constatée aux dernières élections. L'étonnant est plutôt qu'elle ne se soit pas produite plus tôt. Doublement prolétaire, le Breton est long à réagir, chloroformé par le masque tout-puissant constitué par les notables, la presse à gage et le clergé. Quand il s'aperçoit qu'il a été dupé, il est souvent trop tard. Je crois sincèrement, et ce n'est pas là le reflet de mes options libertaires, que notre principal rôle est un devoir de démystification. C'est en quoi l'article de Le Scouëzec apporte une contribution capitale.

ENQUETE PSYCHOLOGIQUE

A la suite des quelques réflexions qui ont paru sous ce titre dans notre dernier numéro, nous avons reçu d'un aimable lecteur les textes suivants extraits de sa collection particulière.

DOM GOUGAUD, " *Les Chrétientés Celtiques* ", p. 380 :

« L'irréremédiable faiblesse des sociétés celtiques est dans leur manque absolu de sens politique, dans leur souverain dédain de toute espèce d'opportunisme. Toutes les fois que l'ennemi s'est présenté chez elles, il a trouvé leurs tribus et leurs clans en pleine désunion, se déchirant dans des luttes intestines, au lieu de faire masse contre les armes étrangères. C'est la même incapacité fondrière de toute cohésion, de toute organisation, de tout effort commun prolongé, qui a hâté le déclin des institutions religieuses des Celtes. Ce que M. Paul Fournier dit fort bien de leur œuvre canonique peut s'appliquer à tout l'ensemble de leurs institutions ecclésiastiques : « Là comme ailleurs, le génie celtique, quand il s'est agi, non plus de stimuler l'action individuelle, mais d'organiser et de gouverner, n'a pas su faire œuvre durable ; là comme ailleurs, la victoire est demeurée au génie latin ».

HENRY ROGER, " *Le Finistère* " (Thèse - Montpellier 1919) :

« ...Le Finistérien est un être étrange ; ses qualités sont peu perceptibles d'abord et se devinent à peine en pleine lumière (...) Les qualités dominantes qu'on trouve d'abord chez le Breton sont l'amour du travail et la bravoure. La première est fréquente chez les paysans, la seconde se trouve surtout chez les pêcheurs de la côte. Le premier est un rude travailleur, âpre au gain, ne marchandant ni son temps ni sa peine, pour faire rapporter à son champ, avec l'outillage sommaire dont il dispose, le plus grand rendement possible. Levé avec le jour, il travaille sans repos, et exige que tous autour de lui suivent son exemple. A part les vieillards usés par l'âge et le travail, tous s'occupent, et on ne voit pas, comme dans d'autres régions de la France, des groupes d'oisifs fumer leur pipe ou remplir les cafés aux heures de travail aux champs. Avec une persévérance qu'on ne saurait trop louer, le Breton s'acharne au labeur le plus dur et le plus ingrat. Rien ne l'arrête pour avoir de l'argent, dont il est amoureux sans en être avare. Mais une fois le gain amassé, il le dépense avec une facilité surprenante. Le fruit de ses travaux lentement recueilli, il le dissipe au cabaret sans compter, il boit par plaisir, par passion, et ce vice... contraste singulièrement avec ses habitudes de travail qui devraient en être exclusives.

Le marin possède d'autres qualités, et au plus haut point la bravoure ; elle ne peut lui être contestée, bien que certains prétendent qu'elle est faite d'égoïsme. Certes non ; le marin aime le danger pour lui-même, il secourt ses semblables dans un sentiment de profonde philanthropie et non par intérêt ; il ne se dit pas que le lendemain, peut-être, il devra faire appel au secours de ses semblables. Braves, les marins bretons le sont au suprême degré (...)

Il existe chez le Breton un autre trait de caractère, qui est à la fois une qualité et un défaut, c'est son entêtement obstiné. Dans

ses travaux, dans toutes ses entreprises, il fait preuve d'une ténacité louable, mais sans discernement. Il tient tête à tout, rien ne le rebute, et c'est au prix d'efforts persévérants, qu'il est arrivé à faire de son pays ce qu'il est actuellement au point de vue agricole. Mais si les Bretons partent d'un point de départ faux, ils ne l'abandonneront pas. Contre les éléments qui seront sans cesse victorieux, ils lutteront sans merci, ne comprenant, ou ne voulant comprendre aucun raisonnement. Remplis de préjugés, ils ne tiennent que rarement compte des progrès économiques et continuent le plus souvent à exploiter leurs champs en suivant les vieilles méthodes (...)

Les mœurs finistériennes révèlent une très grande hypocrisie et une absence totale de sens moral (...) Hypocrite, le Breton l'est au dernier degré. Soumis et respectueux, toujours de l'avis de celui qui lui parle, il donne au premier abord l'impression d'un être facile à modeler. Et cependant, lorsqu'on a pu le voir tel qu'il est en lui-même, lorsqu'on a pu pénétrer dans ses sentiments, quelle surprise vous est réservée ! Il vous apparaît alors tout différent du Breton que vous connaissez ; et lorsqu'après plusieurs observations, alors qu'on connaît d'une façon certaine ses véritables sentiments, on se trouve en présence de leur apparence hypocrite, on est saisi d'un profond écœurement (...) J'ai été amené à penser que son hypocrisie était due tout d'abord à une prédisposition de la race, mais que ces dispositions natives avaient été développées par l'établissement de l'Eglise catholique. Ce sont les règles strictes de cette religion qui ont orienté le peuple breton à l'opposé des tendances matérialistes qui sont au fond de son tempérament. Par son influence, le clergé lui a imposé une apparence humble, décente et pieuse, mais il n'a pu modifier que l'extérieur et n'a pu changer les sentiments. Sous ces dehors trompeurs, le Breton cache un orgueil incommensurable et une opinion très haute de sa valeur (...) Devant l'influence du clergé, il a compris qu'il fallait se soumettre, et il a paru se plier. Mais ce n'a été qu'une apparence. Convaincus de la puissance de leurs dieux, et comprenant l'impossibilité fondamentale d'allier la métaphysique romaine à leurs doctrines, les Bretons ont appris à se composer une attitude toute faite d'hypocrisie. Et c'est ce sentiment, transmis par l'hérédité, que nous retrouvons dans tous les actes de la vie journalière (...)

Les enfants ne les préoccupent guère. Venus souvent malgré eux, les Bretons les acceptent, ou plutôt les tolèrent, et les laissent grandir sans aucun soin. La propreté physique n'est même pas soupçonnée (...) Egoïste à l'excès, il se soucie peu des existences qui finissent autour de lui (...) Mais si la perte d'un enfant ne le touche guère, la perte de certains avantages pécuniaires le désole (...)

Pour lui, le respect des parents n'existe que tout autant que l'autorité du chef de famille peut s'imposer coercitivement. Il accepte, ou plus exactement il subit ses exigences tant qu'il n'est pas sûr d'être le plus fort, mais il prend sa revanche dès qu'il le peut. Il n'a pas plus de respect vis-à-vis de ses ascendants que vis-à-vis de sa domesticité, qui cependant, ajoutons-le, a sa place dans la famille. Les uns et les autres sont traités sur un même pied d'égalité ; on les garde tant qu'ils sont utiles, mais lorsque, cassés par l'âge, ils ne sont bons à aucun travail, et qu'ils ne sont plus en

état de rendre des services, ils sont abandonnés et mis à la charge de la société.

Le respect qu'ils ont pour la femme n'est pas plus grand que celui qu'ils ont pour leurs parents (...)

" Breiz-Nevez " n° 72, 21^e année (MÉVELLEC)

« ...Pourtant le Breton est très impressionnable. Il s'en laisse souvent imposer. Il doute de lui et manque d'aplomb. Comment expliquer qu'avec un tel tempérament il ait su si longtemps rester original et qu'il ne s'assimile pas très bien encore dans le mélange cosmopolite ? C'est que le Breton, nerveux, pudique, réservé, est aussi en même temps, dans la plupart des cas, fier, susceptible, indépendant, avec une obscure conscience de sa valeur et peu disposé aux passe-droits.

Ce côté de son caractère le rend résistant aux influences extérieures et fait qu'il conserve longtemps sa personnalité (...) Son impressionnabilité qui le rend gauche, gêné, sans aisance, sans aplomb, annihilé par le respect humain, impropre aux démarches de la vie publique, et d'avance distancé dans la lutte pour la vie.

(...) Aime l'ombre sur ses sentiments et la solitude pour ruminer ses idées (...)

Le malheur c'est que le Breton, esprit réfléchi, sérieux, profond, s'en laisse vite imposer par le verbiage, la suffisance, l'aplomb de gens très superficiels, sans grosse valeur et sans culture de base. Il se croit inférieur parce qu'il n'a pas toute sa marchandise là tout de suite déballée sur la place. Et c'est par là qu'il devient un suiveur, un plat imitateur, mené par le qu'en-dira-t-on.

Son impressionnabilité lui fait abdiquer sa personnalité qui serait facilement originale, et nous assistons chez lui à des abandons et des capitulations vraiment pénibles (...)

RENÉ PLEVEN, " Avenir de la Bretagne ", 1961 :

P. 35 : « Le Breton perçoit très fortement que ses manières de penser, de raisonner, de sentir ne sont pas identiques à celles de la masse de la nation... »

P. 42-43 : « Le Breton ne se sent pas comme les autres et ce sentiment domine tout son caractère. Une imagerie populaire a peint les Bretons têtus, lents, mélancoliques, hantés par l'au-delà et superstitieux. Ou encore, variante du même type, défiants d'eux-mêmes, peu pourvus d'esprit d'entreprise, en proie à des complexes qu'ils supportent mal, mais qu'ils expriment très difficilement.

(...) Il est rare qu'il proportionne du premier coup ses moyens à sa fin. S'il tient des races nordiques un penchant pour la mélancolie, qui a fait d'un des siens le premier héros du romantisme, il ne partage pas avec ces races le besoin de la méthode. Sa logique n'est pas latine. Il se complait dans les méandres de la pensée et du rêve. Il a le goût de l'imprévu et de l'improvisation. Les Bretons ne sont pas une race d'intellectuels, mais une race d'imaginatifs. Ils ont fourni à la France quelques-uns des plus grands noms de sa littérature, mais tous au siècle qui réagit contre la raison clas-

sique (...) Ils ont donné plus de grands marins que de grands capitaines (...) plus de grands médecins (...) que d'ingénieurs (...) plus d'artisans que de négociants. Ils ont l'imagination créatrice, mais, curieusement, ils ont produit plus de poètes... en prose, que de musiciens, plus de sculpteurs que de peintres, comme si leur imagination avait besoin de s'appuyer sur du solide (...) Ils ont donné le jour à peu de mathématiciens (...) ce qui a peut-être quelque rapport avec la remarque précédente. Leur prosodie, leur construction a besoin d'une extrême liberté, en même temps que de se fonder sur une forte tradition artisanale et d'exprimer ce sentiment d'être à part (...) Aussi est-ce tout naturellement que leur folklore reste un des plus originaux et des plus puissants de France, que leurs bardes demeurent fidèles à la langue celtique et que leurs grands écrivains de langue française, même le positiviste Renan, commencent par vivre l'aventure romantique de s'opposer à leur milieu ou à leur temps.

Le Breton n'aime pas qu'on le contraigne. Toujours un peu sur la défensive lors des premiers contacts, il est très sensible au jugement d'autrui et se referme facilement sur lui-même jusqu'à donner l'impression d'une méfiance butée : Chateaubriand avait déjà relevé sa susceptibilité. C'est pourquoi son attachement à sa famille, à sa province, à ses compatriotes, à sa langue, aussi proverbial que son entêtement, est noué au plus profond de lui-même. Souvent silencieux et même taciturne, il ne s'épanouit que chez lui, auprès de ceux qui le comprennent par symbiose ou au cœur de cette nature bretonne sans apprêt, avec laquelle son silence le laisse de plain-pied, comme le primitif. C'est là qu'il faut le connaître, qu'il lui arrive de s'épancher. Ses sens perçoivent ce que l'homme du XX^e siècle ne sait souvent plus voir, ni entendre, et qui lui donne sa force et sa stabilité (...)

« Fidèles et loyaux » (...) « Un goût des horizons et de l'infini, qui n'exclut ni les coups de tête, ni les soudaines explosions.

Ils ont le goût inné de la liberté et de la justice (...) Le Breton a le besoin de la générosité. Cet être très sensible, souvent taciturne, ne demande qu'à se donner. Et c'est ainsi que la Bretagne est une pépinière d'instituteurs, de professeurs comme de missionnaires, de sœurs de charité, d'infirmières, de cadres militaires et de médecins. Leur enthousiasme, leur dévouement peuvent être sans limite. Mais qu'on les observe bien : ils s'attachent, on ne les attache jamais (...) Certains en concluent qu'ils sont peu aptes aux formes de l'activité industrielle moderne. Ils ont pourtant le sens de la tâche quotidienne, ils aiment à y être dirigés. Ils ont moins l'esprit d'initiative que le sens des consignes à respecter. Ils ont l'habitude du travail. Ils sont pauvres et cette pauvreté leur a appris l'économie, qualité non négligeable. Mais on dit aussi qu'ils sont routiniers, parce que leur mode de vie, leurs méthodes, leur équipement ont été plus lents à évoluer que ceux d'autres régions françaises. Et je n'oublie pas que le penchant pour l'alcoolisme est très souvent reproché aux Bretons (...) Mais lorsqu'on accorde aux Bretons les moyens du progrès, ils s'y ruent au point qu'il faut parfois les modérer (...) Dès que le Breton est mis à condition d'égalité avec les autres, ses qualités l'emportent vite sur ses défauts. »

JOURNAL DE BORD

SKOURR BREIZH AR C'HENDALC'H KELTIEK (Niv. 22).

Teñzorierez : J. Queille, 47, rue Notre-Dame, Guingamp - C.C.P. 1730-04 Rennes. — Sekretour : Jord Kler, 3, place Saint-Pierre, Nantes. — Skodenn : 10,00 lur.

Kendalc'h Keltiek 1967 a vo graet e Kêrdiz eus ar 26 d'an 30 a viz Gouhere. Dalc'het e vo ar bodadegoù e Skolaj an Deskadurezh, e karter Cyncoed. Dedennus ha plijus e vo ar C'hendalc'h-se e meur a geñver, ha meur a Vreizhad en deus dija lakaet e anv evit mont. Ar re a garfe kemer perzh e labourioù ar C'hendalc'h — a zo bet displeget dija e-barzh *Al Liamm* hag e-barzh *Ar Vro* — a zo pedet da gas o anv d'ar sekretour ar c'hentañ ar gwellañ. Ouzhpenn ar bodadegoù labour e vo sonadegoù ha gweladennoù da lec'hioù brudet, evel Mirdi Pobl San Ffagan.

Al lanv broadel a zalc'h da sevel er broioù keltiek, ha fellout a ra deomp merkañ an dra-se amañ, rak tavet e vez war an darvoud er c'helaouennoù gall, zoken ar re a vez kelaouet mat peurliesañ evel *Le Monde*. Mouezhiadegoù d'ar c'huzulioù kontelezh ha kuzulioù kêr a zo bet er miz tremenet. Ret eo kompren ne vez ket votet e Breizh-Veur evit ul listenn, met evit un den hepken : rannet e vez ar c'hêrioù pe ar c'hontelezhioù e kement a bastelladoù ha ma 'z eus a guzulierien da gaout, hag un den a vez anvet dre bastellad. Evit pep kador ez eus unan, pe zaou, pe dri, pe muioc'h c'hoazh a dud oc'h en em ginnig. Bremañ, an dud-se en em ginnig a-wechoù dindan skritell ur strollad politikel bennak : evel-se e vez graet er c'hêrioù bras, bez e vez an dud war an dachenn a-berzh al Labour Party pe a-berzh ar Vroadelourien. A-wechoù all, dreist-holl er c'hêrioù bihan, ne vez ket anv a strollad ebet, met anavezet e vez an dud koulskoude evel sosialisted pe vroadelourien. Diaesoc'h e vez avat, gant-se, ober kont gounid ar strolladoù.

Strollad Broadel Kembre a zo abaoe pell war dachenn-emgann ar mouezhiadegoù-se : tost 400 eus e izili a zo bet anvet er bloaz-mañ, pe dindan skritell ar Strollad, pe evel tud di-strollad. 100 anezho a zo er c'huzulioù kontelezh. Er c'hornioù saoznekaet abaoe pell kontelezh Menoe, emañ ar Strollad o vont war-raok koulz hag e lec'h all. Digant al Labour Party eo e vez gounezet ar plasoù hogos atav. Renet eo bet stourm ar mouezhiadegoù gant an dimezell

Lili Thomas, hag a zo bet e-pad pell kenskriverez *al Liamm* e Kembre.

E Bro-Skos ne vez roet en embannadurioù ar Strollad Broadel nemet niver an izili anvet dindan skritell ar Strollad Broadel. Hag ar wech kentañ e oa e tiskenne ar vroadelourien da vat e stourm ar mouezhiadegoù-se. Berzh souezhus o deus graet : anvet ez eus bet evel broadelourien 27 kuzulier er mouezhiadegoù « burgh » (kêr) ha 42 er mouezhiadegoù kontelezh. Kalz a izili all eus ar strollad a zo bet anvet evel tud di-strollad. Deut eo ar Strollad Broadel da vezañ ar strollad gantañ ar muiañ kuzulierien e burgh Stirling, hag anvet eo bet an Dr. McIntyre, rener ar Strollad Broadel, da b-Provost, da lavarout eo Maer, Stirling : un trec'h a zoare. E Glasgow n'eus bet anvet c'hoazh broadelour ebet, met e 19 pastellad, war 37, ez eo erruet ar broadelourien en eil plas, diouzhtu goude al Labour, oc'h ober eus ar Strollad Broadel ar gwir strollad-stourm a-enep gouarnamant London. E Glasgow en deus bet ar Strollad 60.000 mouezh, p' en doa al Labour Party, ar strollad brasañ, 80.000 mouezh, 20.000 hepken muioù c'h.

Ur gwir dasorc'h a zo eta er broioù keltiek war an dachenn bolitikel. Diouzhtu ez eus d'an dasorc'h-se efedoù mat e-keñver arboellerezh : uzinoù a vez digoret bremañ e Kembre e spi da stankañ ouzh lanv ar vroadelouriezh. Un efed all a vez diouzhtu ivez e-keñver stourm sevenadurel : e-lec'h ma'z eus broadelourien er c'huzul, e vez dalc'het kaieroù ha notennoù ar c'huzul e kembraeg. Hag, evel-just, e-keñver an dazont, ez eo ur brientadenn dispar d'an trec'h bras er mouezhiadegoù a zeu.

Mat e vefe d'ar Vretoned studiañ penaos e vez azoet ar stourm evit ar mouezhiadegoù : emañ kelaouenn Strollad Kembre, *Y Ddraig Goch*, o paouez embann ur studiadenn evit displegañ en dije gallet Vic Davies gounit ar vouezhiadeg er Rhondda nevez zo ma vije bet azoet gwelloc'h c'hoazh ar stourm. Ur skiant koulz hag un arz eo stourm ar mouezhiadegoù, ha digant Skos o doa bet Kembreiz dija kentel evit mouezhiadeg Gwynfor Evans : mat e vefe d'ar broioù bihan kornogeupepek lakaat holl e kenlabour o skiant-prenet war an tachennoù-se.

Nous avons appris avec une grande tristesse la mort de Jef Le Penven. Tous les lecteurs d'*Ar Vro* qui furent ses amis se doivent de lire l'émouvant article rempli de souvenirs heureux que lui a consacré Montjarret dans " *Ar Soner* " (Mai 67 — 1,50 F — B. A. S., rue Maupertuis, Rennes - C.C.P. Rennes 1244-77).

N'OUBLIONS PAS...

« Vous savez sans doute que Alan Gachet est retourné à la prison de Saint-Nazaire effectuer le mois et demi de peine qu'il lui reste à accomplir. J'ai rencontré les parents d'Arvor récemment, qui m'ont fait l'état de la situation concernant cette affaire et demandé de faire notre possible pour aider à la résoudre.

Il reste aux inculpés à verser aux avocats la somme globale de 1.500 F (150.000 AF). La souscription reste ouverte au C.C.P. de M. Arvor père, 721-71 Nantes, qui s'est fort bien occupé de la chose depuis le début... »

T. K.

SEJOUR EN IRLANDE (période du 15 août au 29 août 1967).

Voyage en avion. — Hébergement dans les collèges ou « guest-houses » — Montant du séjour + voyages = 600,00 F approximativement.

Pour tous renseignements complémentaires et inscriptions, écrire à : Fédération SKED, 13, rue des Dames, 35 Rennes.

EN SOUSCRIPTION

1 disque 33 tours, 30 cms

GLENMOR

au prix de 26,00 F

à verser à : SKED - VARIETES, 13, rue des Dames
C.C.P. 245-319 — 35 Rennes

« BLEIMOR-SANA ».

« Bleimor-Sana », Association des malades bretons en sana ou isolés. *But* : faire connaître et aimer la Bretagne. — *Activités* : " *Ar Stivell* " ; Bibliothèque bretonne par correspondance ; Prêt-Exposition-Vente de livres, disques, insignes, drapeaux ; Cours de breton par correspondance. Nous pouvons aussi vous aider à garnir votre stand breton.

M. Gi Kreac'h, 37, rue A.-Daudet, 91 - Champrosay-Draveil — C.C.P. Paris 16 421 18.

KAMP ETREKELTIEK AR VREZHONEGERION.

Kamp Etrekeltiek ar Vrezhonegerion a gemenn e vo dalc'het e Skol-Hañv ar bloaz-mañ, e skolioù Sant-Nikolaz ar Pelem, eus an 13 d'an 29 a viz Gouhere. Dic'hallus eo bet kavout ur skol dieub e Miz Eost, bras a-walc'h evit degemer ar c'hantad a dud en em vod a-gevret bremañ dindan anv K.E.A.V.

Spi o deus ar renerion ne vo ket diaesoc'h ar mare-se d'ar re a zo boas da zont. A-hend-all, tud ne oant ket evit dont e Miz Eost a c'hello ober anaoudegezh gant K.E.A.V. a drugarez d'ar c'hemmse.

Evel bep bloaz, e vo kentelioù, arnodennoù an Trec'h, prezeg-ennoù, c'hoariva, kan, koroll ha baleadennoù e-pad ar C'hamp.

Evit gouzout hiroc'h, ha reiñ an enskrivadurioù, skrivañ d'an Itr. de Bellaing, 28 Str. an 3 Breur Ar Gov, Sant-Brieg, en ur lakaat un timbr evit ar respont.

* * *

GRANDE LOGE DE BRETAGNE.

La Grande Loge de Bretagne et des Pays Celtiques nous annonce la parution du numéro 1 de *Breizh Masonel* (Bretagne Maçonique).

Au sommaire du premier de ses cahiers trimestriels, on relève, outre la présentation de la G. L. D. B., par son Grand-Maitre, une étude sur la « Société Tripartite chez les Celtes », par Esu-nertos ; une étude biographique de notre compatriote Morvan Marchal, franc-maçon, par Rextugenox, etc...

On peut obtenir ce cahier, dont Gérard Toublanc est le fondateur, en adressant la somme de 3,50 F à M. Morvan, 52, rue Boissonnade, Paris 14^e - C.C.P. 19 272 23 Paris.

* * *

Nous venons de recevoir une brochure tout à fait remarquable à tous les points de vue, fond et forme, qui nous a fait le plus grand plaisir non seulement par elle-même mais par l'esprit qui a présidé à sa réalisation et dont témoigne la lettre qui suit :

« Depuis deux ans le Mouvement Breton tout entier essaie de faire de l'anniversaire de la Bataille de Ballon la Fête Nationale Bretonne et il y voit l'occasion de faire, au moins un jour de l'année, l'unité de toutes les organisations et de tous les groupuscules qui le composent. Il semble que ces tentatives soient vouées au succès. Il y avait en effet 30 personnes en 1965, 250 en 1966 et très vraisemblablement il y en aura près d'un millier cette année.

Pourtant Ballon ne signifie pas grand-chose pour la plupart des Bretons, qui ignorent totalement cette page d'histoire au

demeurant assez obscure. En consacrant à cet événement une brochure complète nous avons voulu fournir à nos compatriotes la base qui leur manquait.

Cette brochure est l'œuvre d'un groupe de militants bretons vivant les uns à Paris, les autres en Bretagne. Nous avons voulu servir le Mouvement Breton tout entier et non pas une de ses factions, MOB, UDB, Kendalc'h, Kelc'h Debauvais, etc... Bien sûr, elle correspond à une tendance « dure » (c'est-à-dire non-régionaliste), mais nous avons fait appel à des historiens et écrivains dont on n'est guère habitué à voir les noms les uns à côté des autres... Si l'écoulement de cette brochure ne pose pas de trop grandes difficultés, nous en envisagerons d'autres, consacrées à une époque moins ancienne.

Nous vous serions également très reconnaissants si vous pouviez faire de la publicité pour ce petit livret dans le prochain numéro d'*Ar Vro*, en indiquant qu'il est en vente (2 F) à la Coop BREIZ, 4, Allée des Ormeaux, 44 La Baule - C.C.P. Rennes 144-67, ou, pour vos lecteurs de la Région Parisienne, à la Librairie Celtique, 108 bis, rue de Rennes, Paris 6^e, et Au Pays Breton, 16, rue Grégoire-de-Tours, Paris, 6^e. »

THE CELTIC LEAGUE YEARBOOK 1967

This year our Annual Volume will be more substantial and more interesting than any that we have published so far. The problem is whether we can afford to publish all the material that we have now ready for the printer or that we are due to get in the coming days. The book will have over 120, perhaps 150 pages. Our 10/fee is unchanged!

Here are a few notes to give you a rough idea of the contents.

An introduction will be contributed by our President, Mr Gwynfor Evans, « the Member of Parliament for Wales ».

The Welsh Language Society has been most active in the campaign to secure full recognition for Welsh: we'll have an article by one of its chief officers.

(We still have to get 3 of the Welsh contributions.)

In Ireland, the past 12 months have witnessed an increased activity on the language front: Nollaig O Gadhra, president of an Comhchaidreamh, reports about it.

The secretary of BUAIC, an association which has started to create a new Gaeltacht just outside Cork, invites you to join in this adventure.

Roy Johnston, vice-chairman of the Dublin Wolfe Tone Society, evaluates the reasons for the relative lack of success in achieving Irish national aims and outlines a national revolutionary program with social objectives.

Padraig O Conchúir tells the story of Sairséal agus Dill: how publishing in Irish was put on a commercial basis.

Padraig O Snodaigh, who is taking his place among the Irish historians, contributes to the commemoration of the 1867 Fenian Rising with « Fenianism and the Celtic Nation » in which he reveals astonishing evidence of inter-Celtic cooperation « in action ».

Dr De Burca suggests a way to establish closer communication between speakers of Irish, or Welsh, etc. living far apart from one another.

From Scotland we have a political survey by Dr D. Stevenson, a report on Gaelic publications by Prof. D. Thomson, an account of the work of An Comunn Gaidhealach by its director, and an economic article by Frank G. Thompson, our sub-editor in Scotland.

One of Mec Vannin, J. Irving, tells of recent work for the Manx language. From Robert Dunstone, chairman of Mebyon Kernow, we have « Some thoughts on Cornwall ». Royston Green tells us about the ethnical foundations of Cornwall and, in a shorter article, about the threat of his country being used to house the London overspill.

Yann Fouéré analyses the present difficulties in the Breton Movement. M. A. K. shows however that many elements in the situation are favourable to us. Youenn Olier puts the mass demonstrations of last winter in Breton perspective. We expect an article by Dr Etienne on the work being done to fully modernise the Breton Language and guide its future evolution; also a portrait of the late Marcel Guieysse by Youenn Noac'h.

In this volume we are particularly interested in the problem of bilingualism. We publish almost entirely the lecture by Dr. Jack L. Williams (see C. News). In order to find out out if personal bilingualism is practicable, A. Heussaff analyses conditions in other bilingual countries. Neven Henaff's contribution to the symposium at the Irish Club, London (see C. N. p. 7) should be read by all our fellow-countrymen. Olier Mordrel, from his exile in S. America, stresses the need to guide the evolution of our languages (For A Linguistic Revolution) in such a way as to develop a closer community of culture between our countries. Dr. R. Raes shows that Flanders is turning away from bilingualism. Michael Keen writes about the battle to restore Hebrew.

Help us to publish this stimulating book by renewing your membership fee if you have not done so yet for 1967. Make sure of your copy!

**Notre prochain numéro
sera un numéro spécial
double
et paraîtra au début
de Novembre**

''Editions La Baule''
Dépôt légal : 3^e Trimestre 1967
N^o inscription C. P. P. P. 36.528
Le Gérant : M^{lle} ANDOUARD

AR VRO
Revue Culturelle Indépendante Bimestrielle
Nouvelle Série

Direction : FANT ROZEG - MEAVENN

Rédaction : 84, Boulevard Richard-Lenoir - PARIS-XI^e

Administration : J. DESBORDES, B. P. 53 - 29 N - LANDERNEAU

Abonnements : au nom de : J. DESBORDES, C. C. P. 1493-79 Nantes

Ordinaires : 20 F - de luxe : 30 F par an

Vente en librairie : CH. LE GOFF, B. P. 48 - 29 N - BREST

Les manuscrits non insérés ne sont pas retournés aux auteurs.
Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

N° 43
1^{er} JUILLET
1967

le numéro : 5 F